

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e (Métro : Porte St-Martin)

Choisissons notre guerre !

La reconnaissance par les gouvernements allemand et italien de la légalité de la junte insurrectionnelle de Burgos est un événement gros de conséquences. Non pas en lui-même d'ailleurs. Depuis longtemps on était fixé sur les sympathies et les concours de toute espèce apportés par Hitler et Mussolini à leur complice Franco. La situation nouvelle n'offre donc rien de particulièrement alarmant à ne la considérer que sous son aspect juridique. Il en va tout autrement si on examine, derrière le geste, l'intention et les possibilités de développement.

Nous continuons à soutenir que l'hypothèse d'une agression ouverte et immédiate des gouvernements fascistes contre l'Espagne ou d'une provocation prémeditée pouvant déclencher une guerre mondiale est peu vraisemblable, au moins pour le moment, en dépit des rodomontades et des attitudes menaçantes. Au contraire de ce qu'on assure constamment, il n'est pas du tout prouvé que les dictateurs de Rome et de Berlin veulent la guerre ni que, d'une façon générale, les régimes de dictature n'aient pas, plus encore que les régimes démocratiques, besoin de la paix pour assurer leur oïdeuse domination. Si on avait le goût du paradoxe, on pourrait soutenir que si la guerre est toujours une aventure pour les gouvernements, elle l'est surtout pour ceux qui n'ont fondé leur puissance que sur la terreur et le désarmement matériel et moral de la classe ouvrière. L'histoire en fait foi qui montre combien les dictatures — au contraire des régimes de démocratie politique — s'adaptent difficilement à la guerre et comment, en particulier, elles sont sans résistance devant la première défaite militaire.

Cependant, nous n'avons pas le droit d'écartier, sans examen, la possibilité plus ou moins lointaine d'un effort du fascisme italien et allemand aux abois pour étrangler la Révolution espagnole au prix d'une guerre. Nous allons plus loin. Nous pensons que cette intervention de l'étranger dans les affaires d'Espagne se produira nécessairement si, comme nous l'espérons, nos camarades triomphent. Ni Hitler, ni Mussolini ne peuvent accepter l'existence d'une Espagne révolutionnaire qui serait pour eux un danger mortel. Il y a là, si l'on veut, une situation qui n'est pas sans analogie avec celle de 1793, où l'on vit se former la coalition de tous les Etats européens menacés moins d'ailleurs par la puissance matérielle des armées de la Convention que par le formidable dynamisme, la puissance de propagande des idées de liberté et d'égalité qu'incarnait la Révolution française. A cet égard, il n'est pas interdit de penser que l'Espagne d'aujourd'hui verra se former contre elle une coalition armée des gouvernements qu'alarme sa volonté de vivre.

Une guerre est donc possible dont l'Espagne serait l'occasion comme le fut la France révolutionnaire. Mais ici s'arrête l'analogie. Aucune comparaison ne peut être en effet, établie entre le monde de 1793, réduit à l'Europe, et celui de 1936. Le premier formait un bloc uni où les rivalités d'intérêts se subordonnaient étroitement à une communauté de vues liant tous les souverains dans une espèce de pacte quasi familial. Le monde d'aujourd'hui est, au contraire, un monde profondément divisé et travaillé par les contradictions impérialistes qui ont abouti à la formation de deux blocs rivaux, d'ailleurs hétérogènes et instables dans leurs éléments. Si une guerre éclatait l'enjeu espagnol ne serait pas le seul, il ne serait pas le principal : mais, par-dessus l'Espagne, les deux blocs antagonistes se heurteraient pour un suprême règlement de comptes.

LASHORTES.
(Voir la suite en 6^e page.)

En 3^e page :
Informations d'Espagne

En 4^e page et 5^e page :
La vie militante et la mort, héroïque de Durruti.

En 6^e page :
Les anarchistes et les expériences révolutionnaires

par Charles Robert.

A LA MÉMOIRE DE NOTRE DURRUTI

Les enseignements à tirer de sa mort

Ascaso hier ; Durruti aujourd'hui ; demain... ? Des trois « Mousquetaires » il ne reste plus que Jover. Celui-ci, contrairement à ce que les journaux ont publié, n'est pas mort. Il sert la révolution espagnole de toutes ses forces, de toute sa volonté, de tout son enthousiasme. Il sera comme la servent Ascaso et Durruti. Subira-t-il le même sort ?

Les meilleurs camarades espagnols vont-ils tomber les uns après les autres et sans même acquérir la certitude, avant de mourir, que leur idéal triomphera, que le fascisme est enfin anéanti ?

Notre cœur est étreint et nous maudissons plus que jamais les subtilités de la politique française qui ne sait que gémir au lieu de porter aide à la révolution espagnole.

La classe ouvrière, chez nous, ne bouge pas ; la rue est tranquille. Les organisations antifascistes parisiennes ne protestent énergiquement qu'à l'occasion du suicide d'un ministre de l'Intérieur, ou lorsqu'un futur Président du Conseil reçoit quelques horions de camélos du roi. Elles sont impavides devant une révolution en marche et ne s'ébranlent que pour la conquête de mandats politiques.

Tu es mort, pauvre Durruti, de cette incompréhension et de cette veulerie.

Tu es mort — toi, le bon colosse, le vaillant militant, l'anarchiste sans peur et sans reproche — par notre faute.

Les Français t'ont sauvé la vie voici dix ans, mais ils t'ont laissé mourir hier pour n'avoir pas marqué de façon effective, et dès le début, leur solidarité en faveur de votre beau mouvement. Car vous vous débarrassiez de votre Franco en 15 jours si les Français l'avaient voulu.

Puissent-ils, enfin, comprendre qu'ils n'ont pas fait tout leur devoir envers tes frères de combat, lorsqu'ils ont versé leur obole et voté un ordre du jour.

Puissent ta charmante fillette et ta chère compagne, dont notre amitié s'efforce d'adoucir la peine, apprendre bientôt que l'aide des ouvriers de France est apportée à l'Espagne du prolétariat, ton Espagne Durruti ; que celle-ci est hors de danger et qu'une aube nouvelle, riche de promesses, se lève pour elle.

Alors, l'angoisse qui nous envahit se dissipera, puisque

ton œuvre aura abouti ; mais il subsistera toujours en nous le cruel regret que vous ayez été, toi et ton frère de lutte Ascaso, enlevés si tôt et si brutalement à l'affection des compagnons.

Louis LECOIN.



COMPANY'S

Président de la Généralité de la Catalogne

CORTÈS et VIDIELLA

Délégués de la C. N. T. et de l'U. G. T.

SERONT A PARIS le 6 DECEMBRE et lanceront un suprême appel au secours du peuple espagnol que les républicains français abandonnent à la criminelle et meurtrière fureur du fascisme international.

Léon JOUHAUX
Secrétaire
de la C.G.T.

Victor BASCH
Président de la Ligue
des Droits de l'Homme

Paul LANGEVIN
du Comité de Vigilance
des Intellectuels antifascistes

Marcel CACHIN
du Parti
Communiste

ZYROMSKI HUART
du Parti
Socialiste Au nom de
l'Union Anarchiste

Marceau PIVERT
Au nom du Comité
pour l'Espagne libre

se joindront aux hôtes que l'Espagne libérale et ouvrière nous envoie pour exiger la fin de l'étouffant blocus, profitable aux seuls factieux, puisqu'il n'aboutit qu'à démunir d'armes et de munitions les héroïques miliciens espagnols.

Le Meeting du Vel' d'Hiv'
qui aura lieu dimanche 6 décembre, à 20 h. 30

doit être le point de départ d'une politique plus conforme aux intérêts des antifascistes de France et digne des descendants de ceux qui ont fait la Commune, les Journées de 1848 et la GRANDE REVOLUTION.

Dès demain, il ne faut plus que l'Espagne antifasciste appelle en vain au secours ! Dès demain, il faut que — par-dessus la tête des gouvernements, si c'est nécessaire, et aux cris de : « A bas la guerre, mais vive la révolution espagnole ! » — des armes soient envoyées à l'Espagne ouvrière par le prolétariat français, prêt à l'action salvatrice.

LE COMITÉ POUR L'ESPAGNE LIBRE.

Les impérialismes fourbissent leurs armes
Que les travailleurs fourbissent leurs armes.

Funérailles

par EPSILON

Les amateurs de pompes funèbres et de deuils officiels à grand éclat ont été comblés.

Si peu après le 11 novembre, et ses rapels macabres, nous avons eu coup sur coup les obsèques des victimes de Saint-Chamas, et celles du ministre Salengro. Celles-ci ont éclipsé celles-là. Et c'est trop compréhensible. Quelques dizaines d'ouvriers sont bien peu de choses à côté d'un membre du gouvernement.

Un déplorable accident a fait tuer des Français par des explosifs destinés à tuer des étrangers. Beaucoup sont morts en s'efforçant de limiter la catastrophe. Morts de la préparation à la guerre et qui n'ont fait peut-être que devancer hier d'autres mort d'une colossale explosion. Morts qui auraient dû faire réfléchir et qui n'ont guère éveillé que des regrets et des hommages protocolaires.

Bien plus grande a été l'émotion suscitée par le suicide de M. Roger Salengro.

Mais sur ce suicide et sur l'émotion et l'indignation qu'il a provoquées, il y aurait tout de même quelques choses à dire.

Si M. Salengro a été accusé à tort et s'il en a été affecté au point de n'y pouvoir survivre, cela est évidemment fort regrettable. Mais lorsque l'on considère l'accusation qui aurait été portée injustement, et dont l'infortuné s'est tant ému, et qui révolte tant son parti et tout le Front Populaire, on ne peut s'empêcher d'être étrayé de l'importance qu'ils lui ont donnée.

Il y a eu des accusations beaucoup plus graves, et celles-là irréfutablement fondées, qui ont été portées contre les hommes et les partis au Pouvoir. Il y a eu le rôle des partis de gauche dans l'Union Sacrée, leur forcenée opposition à toute « paix prématuée ». Il y a eu de lourdes responsabilités prises par des gens dont beaucoup ne s'exposaient guère aux sacrifices auxquels ils conviaient les autres.

Si M. Marcel Cachin ni M. Léon Jouhaux ni tant d'autres n'ont jamais songé à se tuer. Je ne le regrette pas. Ils auraient mieux à faire : réparer les immenses erreurs qu'ils ont commises, ce à quoi d'ailleurs ils ne songent aucunement, bien au contraire. M. Salengro s'est tué parce qu'on l'avait soupçonné d'avoir manqué de zèle dans la guerre impérialiste. Je le regrette.

Et je regretterais aussi que la mort de M. Salengro serve de prétexte pour réduire encore les maigres libertés de la presse.

Je n'ai ni illusion sur les journaux, ni sympathie pour ceux qui les font ou les paient. Mais la concurrence entre eux, mais l'antagonisme des intérêts qui les animent peuvent faire jaillir quelques vérités utiles.

Nous n'avons rien à gagner à ce que soit réalisé l'objectif avoué par les staliniens, la suppression de tout journal qui ne serait pas contrôlé par eux et ne ferait pas leur politique.

Nous avons tout à perdre à de nouvelles lois scélérates.

Si la mort de M. Salengro est une triste chose, la spéulation que l'on entend faire sur cette mort est une chose dangereuse.

De quoi donc ont peur les gens qui gouvernent et de quoi donc ont peur les agents de Staline en France ? Quels scandales appréhendent-ils ?

Les funérailles de M. Salengro seront elles suivies des funérailles de toutes les libertés — en attendant d'autres funérailles qu'hélas ! il faut bien redouter ? Et serait-ce pour faciliter la préparation à la guerre que l'on s'efforce d'abolir toute possibilité d'opposition ?

**

Car la situation devient terriblement grave. Car à tout instant l'on peut se demander si le répit laissé avant la catastrophe sera fait de mois, de jours et peut-être d'heures. Car les alliances formidables se resserrent à travers le monde, les défis répondent aux défis, et les menaces aux menaces.

Les forces antiballicistes de ce pays

6 décembre !

Le jour-là se déroulera la manifestation contre l'infâme blocus.

Nous savons, à côté, le texte de l'affiche que le Comité pour l'Espagne libre apposera, dès dimanche matin, dans toute la région parisienne.

Nous demandons à tous nos lecteurs de faire une active propagande pour ce grand meeting du Vel' d'Hiv' qui est organisé avec le concours de toutes les organisations antifascistes de France et d'Espagne, et dont le succès conditionnera l'envoi, de façon plus ou moins intense, d'armes et de munitions en Espagne.

LE LIBERTAIRE.

semblent enfin se réveiller et s'unir pour agir. Grande est leur tâche. Une opposition académique et abstraite à la guerre ne peut suffire.

Il faut dénoncer la politique dont le pays et le prolétariat français risquent d'être les sanglantes victimes ; la politique des Thorez, des Zyromski et des Jouhaux, la politique qui sacrifice nos travailleurs, nos paysans, notre jeunesse aux intérêts de la dictature russe et de l'imperialisme anglo-saxon.

Il faut dénoncer aussi l'abus qui est fait du drame espagnol par des gens, dont le premier soin serait sans doute, s'ils le pouvaient, de traîter les socialistes, les trotskystes et les anarchistes en Espagne ainsi qu'ils sont traités dans la Russie dite des Soviets.

Si grave que soit la situation, sans doute un élán semblable à celui qui en 1934, malgré toutes les fautes des « chefs » du prolétariat entraîna la marche de la réaction, sans doute un pareil élán se retrouvera-t-il contre ceux qui ayant escroqué la confiance des travailleurs en leur promettant « le pain, la paix et la liberté », les conduisent à la misère, à la guerre, à la servitude.

Il y a de la besogne pour tous : tolstoïens ou non, révolutionnaires ou pas, partisans ou non de telle conception philosophique ou sociale particulière, quels que soient les sentiments, les raisons de classe ou d'humanité qui les animent plus spécialement, il faut s'opposer à la guerre.

Leur fermerons-nous la gueule ?

Celui qui paie ne doit pas lésiner, si l'on en juge par la violence et la persévérance avec laquelle la presse fasciste attaque et diffuse les groupements et les hommes.

« Candide » et « Gringoire » se signalent particulièrement dans cet art tout spécial de remuer la merde — la leur — et de la jeter à la face de ceux que le Maître désigne. La besogne infâme qu'ils accomplissent depuis si longtemps, les affirmations grossières et les accusations monstrueuses dont ils accablent ceux qui ne veulent ou ne peuvent les payer ne sont, certes pas, marquées au coin de l'intelligence et de la vraisemblance ; mais, étant donné le goût déplorable de toute une catégorie d'individus pour le scandale et le remugle de la politique, c'est justement cette invraisemblance et cette grossièreté inintelligente qui les rendent infiniment dangereuses.

Cependant, si la mauvaise foi, la crapulerie et l'audace de cette presse sont vraiment stupéfiantes, si l'imbécilité des gens qui valent ces couleuvres est manifeste, que penser de ceux qui, sans réagir, acceptent d'être quotidiennement sales, basqués, désignés aux coups de la tourbe fasciste.

Il est possible que les tenants du Front Populaire estiment qu'un discours académique de M. Blum venge suffisamment Salengro ; qu'un rassemblement dominical de milliers de personnes compense, et au-delà, le long martyre du diffamé. Nous autres anarchistes et syndicalistes ne pouvons juger ainsi et il s'agit de savoir si nous encasserons perpétuellement les salées que les journaux fascistes — et beaucoup d'autres qui se vantent de ne pas l'être — nous jettent à la face.

Maintenant, il est courant d'écrire, dans une bonne partie de la Presse Française, que les gens de la F. A. I. sont des assassins, des pillards, des violenteurs et des bourreaux ; il devient banal de lire que le mouvement Anarchiste est le dépotoir où échoue toute la tourbe sociale ; l'extraordinaire, c'est que de telles affirmations, d'au moins basses insultes, ne suscitent pas chez les compagnons l'acte vigoureux qui y mettrait fin.

J'entends bien qu'aucun d'entre nous ne se sent vraiment atteint par les répugnantes élucubrations de nos fascistes ; mais, tout de même, cela peut avoir, à déja, des conséquences sérieuses. Ces calomnies sont d'autant plus dangereuses qu'elles succèdent à celles que les Communistes ont, pendant si longtemps, lancées contre notre mouvement.

Nous n'avons pas précisément le culte des morts. Pourtant, certains de nos disparus ont à nos yeux, par le caractère marqué et pur de leur existence, la valeur d'un symbole. Nous devons faire respecter leur mémoire car elle fait partie de notre patrimoine moral.

Cependant, la presse pourrie peut impunément affirmer que Durruti a été tué lors d'un partage de butin ou qu'il a été assassiné par un de ses complices au cours d'un règlement de comptes.

Evidemment, c'est tellement ignoble qu'en temps normal nous n'aurions qu'à hauser les épaules. Aujourd'hui, face aux graves événements que nous vivons, à ceux, plus tragiques que nous vivrons demain, une telle indifférence devient de la faiblesse, presque de la complicité. N'oublions pas, n'oublions jamais que, pour le succès des batailles futures, pour l'avenir du mouvement, pour celui du Proletariat, le prestige de l'Anarchisme doit rester intact.

Le laisserons-nous détruire par ces chiens ? Accepterons-nous avec résignation les coups de botte au derrière et les nasardes ? Sera-t-il permis d'écrire toujours et partout que nous sommes des abjects ? Les dix larves visqueuses qui commandent à la Presse infâme vivront-elles en paix après avoir suscité tant de meurtres mortaux ou physiques ?

Compagnons, compagnons, si nous ne réagissons pas violenlement, si nous laissons faire, demain ce sera la bastonnade, l'huile de ricin, le camp de concentration, l'assassinat.

Alors ? Allons-nous nous décider une bonne fois, une fois pour toutes, à fermer la gueule à nos chiens fascistes ?

L. HUART.

LA PROCHAINE FÊTE DU « LIBERTAIRE » AURA LIEU, LE DIMANCHE 13 DÉCEMBRE À 14 H. 30, SALLE MAUBEL. UN PROGRAMME DE GALA VOUS Y SERA PRÉSENTÉ.

le libertaire

BESOIN DE L'AIDE EFFICACE DE SES AMIS

ABONNEZ-VOUS

52 Numéros... 22 fr.
26 — 11 fr.
ETRANGER
52 Numéros... 30 fr.
26 — 15 fr.
Chèque postal :
N. Faucier, Paris 596-03
9, rue de Bondy, Paris (10).

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement de à partir du pour la somme de denje vous envoie le montant mons. SIGNATURE :
..... le 193.....
Nom
Ville
Rue
Département

Notes et Glanes

La Grande-Retape se fait obscène et cynique. Après ses belles affiches scintillantes — aillades perfides et menteuses — la matrone emploie la voix mystérieuse des ondes. « Tu viens, chéri ! J'ai du fric ! » C'est ainsi que dimanche dernier, Radio P. T. T. a fait tam-tam en faveur des engagements et renégociements, faisant miroiter selon le cas une prime de 3.000 à 9.000 francs et plus, si le couillon qui marche veut bien ne la toucher qu'après. A condition qu'il ne soit pas crevé avant.

Pourquoi, en parlant du carnage ignoble de 1914-18, dit-on toujours la Grande Guerre ? Ce qualificatif semble la magnifier.

Ils étaient quatre navires, en train de naviguer. Partis des froides côtes allemandes, ils allaient se réchauffer au soleil de la Méditerranée. Mais, comme par hasard, ces quatre navires étaient des torpilleurs. Pour ne pas déplaire à M. Édén — qui serait capable de me dire que j'ai fait encore pire — je ne vous dirai pas ce que ces navires allemands allaient faire si loin de chez eux, si près de l'Espagne.

En cours de route, l'un d'eux, le Wolf, se trouve en panne. Par hospitalité, il est autorisé à s'abriter à Brest. L'équipage débarque et nous disent les journaux, fraterniser avec les marins français. C'est toujours autant de pris en passant car, qui sait, dans quelque temps, ces petits gars seront peut-être appelés à s'entre-tuer.

Et pendant ce temps, à l'Arsenal de Brest, les ouvriers syndiqués qui, journalièrement, protestent de leur affection, de leur fidélité à la révolution espagnole, remettent en état de marche le torpilleur allemand qui, peut-être, participera au blocus et au bombardement de Barcelone. Inconscience ? Duplicité ? Hypocrisie ? Lâcheté ? Je n'ose conclure. Mais cela est injurieusement triste.

Ainsi, ami, devant ce nouvel exemple de la sévérité de la masse, ne compte que sur soi pour résister à la guerre. Et prépare-toi vite, individuellement, pour lui échapper, car la guerre arrive à grands pas.

Le sieur Vauvet, cétai donc le cul est le centre vital, est joyeux. La nouvelle loi sur la presse (serait-elle scélérate, celle-là) prévoit des condamnations sévères, en cas de calomnie et diffamation imprimentes, le triste honnête prétend s'en servir « généreusement » et réclamer des millions de dommages et intérêts. Ça, pour une fois, ça est fort.

Mais l'affreux bourgeois risque de tomber sur un bec. Car il dit : « Au premier de ces camarades ! » Hé ! Doutreau ! fai vite filer la fortune à Bâle, si tu ne veux pas que ta victime s'enrichisse à tes dépens.

Le Figaro, par réprésailles après la mort de Salengro, a eu quelques vives de cassées. Mais Gringoire est toujours debout...

HENRI GUERIN.

L'HERÉDO FLEURDELYSE

Digne pendant du morne quinze mois mené au clair, l'héritier Léon Daudet, historien obésiforme et, pour citer le mot de Fernand Kolney, « ce morphinomane qui n'hésite pas à trainer dans les sentances du nationalisme le nom de son père », le cuistre et outrepassant Léon Daudet produit depuis de longues années dans un torchon royaliste les métaphores que lui suggèrent sa sottise et sa suffisance.

Loin de moi la pensée de dénigrer en quoi que ce soit Alphonse Daudet, écrivain remarquable et dont la lecture me réjouit, mais force m'est de reconnaître que si cet illustre ne léguera pas à son descendant son talent prestigieux, celui-ci par contre héritera, avec un nom d'une grande ressource publicitaire les affligeantes conséquences d'une syphilis parvenue à son plein époussetage.

D'où les tares dont est marqué le ventre monarchiste ; atrophie du cerveau, ratatinement de l'intellect et, en littérature, fauchue propension aux descriptions scabreuses.

D'aucuns prétendent que Léon Daudet est un écrivain de génie, un polémiste éteignant et un mordant pamphlétaire. J'avoue avoir cherché vainement dans ses œuvres toutes ces caractéristiques. Les romans de Léon Daudet ne consacrent pas une révolution dans l'art d'écrire et si parfois le talent effleure le pluminé, c'est lorsque celui-ci nous narre les amours d'une désaxée couplant à proximité d'un abattoir avec un tuteur de bestiaux au tablier ensanglanté.

Hors de la pornographie, aucun souffre, mais un ennui qui transpire à chaque page des copieux volumes pondus par le père verbeux.

Quant au Daudet polémiste, qu'on nous permette de sourire ! S'il suffit vraiment d'éjaculer des injures à jet continu, si la déjection irréversible d'insanités et de calambours douteux, si la consommation abondante de qualificatifs écoulés (comme ce « youtr », qu'il utilise avec prodigalité), bref si le déversement à pleins tombereaux d'ordures et de lieux communs suffisent à décorner un quelconque pisseur d'encre du titre de pamphlétaire, alors, oui, Léon Daudet est un royal pamphlétaire !

Car il secrète chaque jour dans l'*Action Française*, un véritable océan de bille naufragée sur tous ceux de ses contemporains qui se refusent à admettre la nécessité d'un poichinelle couronné à la tête d'une société pour en assurer la bonne marche. Il ne songe même pas, l'imprudent, que si le pays se donnait un roi et que par exception ce dernier fut intelligent, lui Daudet, en raison de son grotesque gabarit et de son entêtement à débiter des inepties avec une comique gravité se verrait par ce sein nanti d'une marotte et dévolu à l'emploi peu reluisant de bouffon. Mais, imprévoyant des dangers qu'il encourt, Triboulet-Daudet continue à coasser à l'instar des batraciens du fabuliste et à vitupérer ceux qui le contredisent.

Et toute la noblesse française, les marquises du faubourg Saint-Germain brabant haut le face-à-main et les hébreux porteurs d'un nom à particule brillamment illustré par des ascendants chevaleresques qui le jour de l'incendie du Bazar de la Charité donnèrent la pleine mesure de leur courage en assommant les femmes à coup de cannes pour se sauver plus vite, tout le gratin et la haute bourgeoisie bien pensante se délectent dans ce vomit « national ».

Et toute la noblesse française, les marquises du faubourg Saint-Germain brabant haut le face-à-main et les hébreux porteurs d'un nom à particule brillamment illustré par des ascendants chevaleresques qui le jour de l'incendie du Bazar de la Charité donnèrent la pleine mesure de leur courage en assommant les femmes à coup de cannes pour se sauver plus vite, tout le gratin et la haute bourgeoisie bien pensante se délectent dans ce vomit « national ».

C'est pour cette besogne qu'on légifère.

C'est contre la calomnie que l'on a procédé dimanche de la Bastille à la Nation.

Et Helsew, dans le Journal, écrit que ces lois hâtivement bâclées, ces lois scélétrées ne peuvent donner rien de bon.

Il fallait cette menace dictatoriale sur la presse pour faire parler de liberté et de lois sécheresses à des gens qui s'étaient jusqu'ici fort bien accommodés de celles existant jusqu'à ce jour.

Et il faut croire que les lois visant plus particulièrement les menées anarchistes sont encore fort prisées par notre majorité de Front populaire puisqu'elles sont toujours en vigueur.

Aujourd'hui, c'est la calomnie que l'on veut abattre.

C'est pour cette besogne qu'on légifère.

C'est contre la calomnie que l'on a procédé dimanche de la Bastille à la Nation.

Et moins, c'est ce qu'on a annoncé.

Mais des amis qui y ont assisté en curieux, en revenus presque épuisés.

Car ils ont eu l'impression que la victime avec laquelle on entendait se solidariser n'était plus qu'un prétexte. Un prétexte pour le parti communiste de poursuivre sa dangereuse propagande.

Et, puisqu'il est question de calomnie, n'est-ce pas un spectacle, pour le moins inconvenant que de voir un parti qui compte dans son sein les députés Ramette et Florimond Bonte pour ne citer que ceux-là, prendre l'initiative d'une protestation en faveur d'un homme qui fut, pendant de longues années, dans l'*Enchaîné du Nord*, journal communiste, traîné dans la boue et dans l'humiliation ?

Et empêcher la calomnie par une loi d'exception est déjà ridicule, mais faire voter cette loi par des agrégés en calomnie, dépasse les bornes de la bienséance.

C'est pourtant ce que nous allons voir.

La calomnie !

Il a fallu l'altitude des anarchistes espagnols pour faire mettre une sourdine aux ragots haineux des moscoufaires.

La calomnie !

Rien ne peut l'empêcher de s'infiltrer, insidieuse, démoralisante, criminelle toujours. Combien de victimes, plus pauvres, plus humiliées que Salengro fait-elle journallement !

Il arrive parfois que les calomniés se vengent. Cela vaudrait mieux, à tout prendre que de se suicider...

Nous sommes hélas ! que de pauvres hommes. — Pierre Mualdès.



Propos d'un Paria

Au moment où nous imprimons, la Chambre discute les dispositions de la nouvelle loi sur la presse, loi qui sera comme une revanche posthume de Roger Salengro.

Les diffamateurs, calomniateurs et plus particulièrement ceux qui, dans les journaux insinuent que tel homme politique est une fripouille, un vendeur à Moscou, que tel autre a des rapports intimes avec Hitler ou Mussolini, tous les pisse-copie, qui affirment n'importe quoi sur n'importe qui au hasard des feuilles où ils servent, se voient frappés par une Thémis ultra-expéditive.

J'ai dit dans un dernier numéro les réserves, qu'à mon avis, un libertaire doit faire sur ces lois répressives qui, en fin de compte, une fois incluses dans le code peuvent se retourner, à la faveur d'un changement du personnel gouvernemental contre ceux-là mêmes qui les ont votées.

E. Helsew, dans le Journal, écrit que ces lois hâtivement bâclées, ces lois scélétrées ne peuvent donner rien de bon.

Il fallait cette menace dictatoriale sur la presse pour faire parler de liberté et de lois sécheresses à des gens qui s'étaient jusqu'ici fort bien accommodés de celles existant jusqu'à ce jour.

Et il faut croire que les lois visant plus particulièrement les menées anarchistes sont encore fort prisées par notre majorité de Front populaire.

Et au moins, c'est ce qu'on a annoncé.

Mais des amis qui y ont assisté en curieux, en revenus presque épuisés.

Car ils ont eu l'impression que la victime avec laquelle on entendait se solidariser n'était plus qu'un prétexte. Un prétexte pour le parti communiste de poursuivre sa dangereuse propagande.

Et, puisqu'il est question de calomnie, n'est-ce pas un spectacle, pour le moins inconvenant que de voir un parti qui compte dans son sein les députés Ramette et Florimond Bonte pour ne citer que ceux-là, prendre l'initiative d'une protestation en faveur d'un homme qui fut, pendant de longues années, dans l'*Enchaîné du Nord*, journal communiste, traîné dans la boue et dans l'humiliation ?

Et empêcher la calomnie par une loi d'exception est déjà ridicule, mais faire voter cette loi par des agrégés en calomnie, dépasse les bornes de la bienséance.

C'est pourtant ce que nous allons voir.

La calomnie !

Il a fallu l'altitude des anarchistes espagnols pour faire mettre une sourdine aux ragots haineux des moscoufaires.

La calomnie !

Rien ne peut l'empêcher de s'infiltrer, insidieuse, démoralisante, criminelle toujours. Combien de victimes, plus pauvres, plus humiliées que Salengro fait-elle journallement !

Du front de Sastago

La militarisation des milices et les miliciens

Fariète, novembre.

C'est à Fariète que nous avons appris le décret de militarisation des Milices. Dans ce village, où sont tombés plusieurs de nos copains, nous avons commenté ce fait important de la guerre antifasciste.

La Milice sera-t-elle l'Armée avec tout ce que comporte ce mot ?

Non, les Milices militarisées ce n'est pas la vieille armée bourgeoise, force, oppression, source d'autorité et de contrainte. Les Milices restent et resteront avant tout l'expression du peuple en armes, ce n'est que l'organisation de combat qui diffère.

Nous sommes en guerre et si l'on accepte la guerre, il faut la faire avec toute notre énergie, avec toutes nos forces : il faut de l'organisation ; c'est une nécessité vitale, indispensable pour conduire la lutte, indispensable pour vaincre.

Combats de rue et combats de guerre sont deux choses bien différentes. Pour celui-là initiative individuelle totale, c'est bien, mais pour celui-ci combat collectif, réfléchi, étudié. La stratégie et la tactique de guerre nous sont indispensables pour mener une attaque avec le plus de chances de succès possible ; pour cela l'appareil guerrier de l'armée moderne nous est nécessaire.

Une discipline de combat n'est pas une discipline de caserne : voilà toute la question.

Qui peut soutenir que l'abandon d'un poste de lutte est l'acte d'un révolutionnaire ?

Militarisation est un terme qui fait frémir, si l'on regarde les choses superficiellement ; au contraire, en réfléchissant on constate tout ce que cela nous apporte d'autre dans la lutte terrible que nous menons.

Ce n'est pas avec de l'héroïsme individuel que l'on gagne une guerre, le héros se place souvent près de la mort, et nous, nous voulons vaincre et non mourir. Nous ferons tout pour la victoire, si elle nous échappe, nous ne pourrons rien nous reprocher.

Le nouveau code des Milices sera établi par nous et pour nous et non par une autre classe que la nôtre, cela est une garantie, le combat terminé nous resterons libres, c'est une autre garantie. Si nous gagnons la guerre, nous garderons nos armes et nous briserons nos cadres, nous supprimons l'appareil militaire, c'est la plus sûre des garanties.

Si, nous, qui luttons pour la Liberté, nous acceptons la militarisation telle qu'on l'applique à l'heure actuelle ; si nous, qui combattions l'autorité nous en acceptons un semblant momentanément, c'est pour un fait bien précis, bien net, la victoire sur le fascisme ; rien de plus.

La Révolution Sociale a des nécessités que nul ne peut prévoir. La guerre a des obligations que personne ne peut éviter sans courir vers une catastrophe.

Avec la Militarisation nous restons malgré tout des hommes épis de liberté, des libertaires.

Armand AUBRION.

Nos camions sur le front

Depuis deux mois, nous avons fait parvenir sur le front de Saragosse plus de vingt-cinq tonnes de marchandises diverses.

A Caspe, à Bujaralos, à Fraga, à Aszila, à Sartago, sur le front d'Huesca, dans les villages du front, partout le fruit de la solidarité du peuple de France a reçu l'accueil le plus touchant.

Cette dernière semaine deux camions de quatre tonnes ont passé la frontière. Le mouvement de solidarité ne doit pas se relâcher.

Prochainement notre camarade Pierre Odéon dira aux lecteurs du *Libertaire* comment le « Comité pour l'Espagne libre » organise son service de distribution directe aux miliciens et aussi l'enthousiasme de nos amis espagnols à l'arrivée de nos camions sur le front.

Nous voulons ici dire toute notre sympathie fraternelle aux camarades Joaquin Ascaso, Mollins, Ortiz, pour l'aide qu'ils nous apportent dans l'organisation de nos transports et de la distribution de nos paquets.

Nous avons, face au mouvement grandissant de solidarité du peuple de France, décidé d'organiser un nouveau service de ravitaillement qui intéressera particulièrement la région de Valence.

Le Comité pour l'Espagne libre et son Centre de Ravitaillement font confiance aux uns et aux autres pour assurer le départ de plus nombreux camions bien garnis.

A l'œuvre et de tout cœur.

SOLIDARITE DIRECTE



Un des camions que chaque semaine le Centre de Ravitaillement envoie aux miliciens.

LA TERRE AUX MAINS DES TRAVAILLEURS

AMPOSTA

Baigné par l'Ebre, Amposta est un village de Tarragone situé à la limite de cette province et de celle de Castellon de la Plana. Au delta du fleuve et dans les marécages gagnés sur la mer, s'étendent de vastes champs qui produisent un riz de première qualité. Dans ce village vivent quinze cents familles de cultivateurs dont les 500 hommes de plus de vingt ans représentent la partie la plus active de la population.

Amposta s'étend sur une superficie de 13.200 hectares distribués de la façon suivante : 7.260 pour la culture du riz, 880 pour celle des légumes, 3.520 en forêt, 1.540 en jachères. Les travailleurs de la terre sont ainsi répartis : 1.500 pour la culture du riz, cela à raison de 220 ares par chef de famille et 500 célibataires ayant chacun 110 ares. Les 1.500 chefs de familles peuvent cultiver chacun 22 ares destinés à la production de légumes ; chaque célibataire cultive 11 ares pour le même objet. Chaque chef de famille exploite 176 ares de forêt, chaque célibataire de plus de 20 ans, 38 ares.

En résumé, peuvent être cultivés 726.000 ares de terrain pour la production du riz ; 88.000 ares pour la production des légumes et des céréales. 352.000 ares de forêt peuvent être exploités. En y ajoutant les 154.000 ares de terrain inerne, nous trouvons un total de 1.320.000 ares qui peuvent être régulièrement cultivés. Mais, en tenant compte de la répartition du travail, basée sur la faculté moyenne de production d'un homme, nous trouvons, au bénéfice de la municipalité, une différence de 231.000 ares pour le riz, 27.500 qui pourraient être destinés aux céréales et légumes, 44.000 ares de forêt, ainsi que 144.000 de terrain inculte.

Tous ces terrains ainsi répartis ne peuvent se transférer et la distribution de cette terre correspond à la commune. Par accord pris en une réunion de travailleurs affiliés

à la C.N.T. et à la U.G.T., sera considéré comme chef de famille tout groupe de travailleurs paysans qui s'unissent pour travailler la terre. S'ils le demandent, ils pourront travailler la terre en commun ; pour exécuter les travaux agricoles, un bureau indique ceux qu'il faut exécuter et le nombre de travailleurs qui doivent y être occupés.

Les bénéfices réalisés sur les travaux collectifs sont destinés à l'hygiène de la population, à l'embellissement du village.

Depuis le mouvement révolutionnaire provoqué par le soulèvement militaire, les travailleurs d'Amposta marchent la main dans la main et mettent en pratique les idées du socialisme libertaire. Ils sont, en effet, convaincus qu'il n'y a pas de vie collective possible sans la mise en pratique des théories de la Confédération Nationale du Travail. Ils sont pleinement convaincus que le bien-être, la liberté ne peuvent être que le fruit de l'union des travailleurs.

La production du riz représente une valeur de 13.860.000 pesetas, au prix moyen de 35 pesetas les 100 kilos. La production de l'huile est de 300.000 kilos, soit une valeur d'environ 450.000 pesetas. Caroubes : la moyenne de la récolte pendant les trois dernières années a été de 600.000 kilos, représentant une valeur de 60.000 pesetas. 2.000 tonnes de pommes de terre d'une valeur de 400.000 pesetas. 435.000 kilos de maïs ; 152.25 pesetas. Le blé qui se vend 35 pesetas les 100 kilos produit une valeur de 362.250 pesetas ; au total, la valeur produite est de 15.284.500 pesetas.

Voici, sur la photographie, un groupe de travailleurs occupés à la culture du riz ; ils sourient à l'ère nouvelle de liberté qui s'ouvre devant eux. Ils sont vraiment joyeux, et, comme on le voit sur leurs visages, ils

apportent toute leur énergie au travail, non plus comme dans le passé pour leurs exploitants, non pas exclusivement pour leur bénéfice, mais pour le bien-être de l'humanité.

Voyez-les, ces moissonneurs du riz. Leurs gestes indiquent combien ils sont satisfait de leur besogne ; ils conservent dans leurs poignes les gerbes de ce riz qu'ils ont soigné jusqu'au moment où il tombe sous leurs fauves. Le soleil les ravit, mais ce qui les ravit davantage c'est la tranquillité de leur conscience et la satisfaction du devoir accompli.

Les sacs de riz sont disposés en tas et sélectionnés pour être expédiés. Toutes les manipulations que l'on voit sur la photographie sont réalisées avec ardeur. Pas d'exclamations. Le travail se réalise en cadence ; c'est qu'il n'y a plus le contremet, le regard inquisiteur du maître. Chacun à sa besogne. Voilà le bénéfice de la collectivisation.

Dans les hangars des dépôts le riz sera empilé en attendant les commandes des autres organismes syndicaux. Même les enfants se joignent à leurs aînés ; nous les voyons ici, malgré les vacances scolaires, faire leurs efforts aux côtés de leurs frères. Voici un autre bel exemple de la fraternité, œuvre de cette grande révolution qui s'opère en Espagne.

Et finalement, voici les machines qui trient le riz ; elles sont actionnées par les bras agiles et vigoureux des camarades. Pensant à ceux d'entre eux qui luttent au front pour notre libération, ils mettent, dans l'accomplissement de leur tâche, une ardeur aussi grande que celle de leurs frères dans la bataille libertaire.

Et dans l'ensemble, voici le panorama du paisible village d'Amposta où les ouvriers conscients réalisent leur part de la meilleure œuvre de nos siècles.

Bernard POU.

REPORTAGE OBJECTIF

Ce que nous avons vu en Espagne

LE DOMAINE ECONOMIQUE (PRODUCTION, REPARTITION CONSOMMATION)

Fermerture des banques, citadelles du capitalisme (à l'exception de la Banque d'Espagne indispensable aux échanges internationaux, sans doute) ; prise de possession et occupation des immeubles en général du nombré des plus beaux de la province, immenses abandonnés, désertés en hâte, par leurs occupants et où, tout naturellement, s'installent : Organisations syndicales, Groupements politiques, Services de la Généralité et autres organismes nés de la Révolution, tâlles furent les deux premières et salutaires mesures prises par les vainqueurs du 19 juillet.

Le 11 août est créé un *Conseil de l'Economie de Catalogne*. Nous y avons fait visiter et l'impression qui s'est dégagée de l'entretien que nous eûmes avec le très sympathique collaborateur de notre ami Fabregas fut que ce Conseil revêtait, sans conteste, un caractère de grande utilité et que, grâce aux heureuses innovations qui étaient apportées dans le remaniement de la carte économique de la Catalogne, un essor considérable serait, à bref délai, donné à la production, pour le bien de tous, d'une province qu'on peut, à bon droit, considérer comme le joyau de l'Espagne ! Nous exprimons simplement ce souhait, après bien d'autres, que Madrid qui disposait, dans ses caves, de quelque 2.000.000.000 de pesetas-or (environ 13 à 14 milliards de francs français) se montrera parquement vis-à-vis de ceux qui pourront revendiquer ce suprême honneur d'avoir sauvé, du péril fasciste, la Péninsule tout entière !...

Par sa première déclaration, nous apprenons que le Conseil Economique de la Catalogne orientera tous ses efforts dans le sens de la collectivisation de l'économie catalane et, en particulier, vers la collectivisation des Grandes industries, des Services publics et des Transports en commun.

Les quelques centaines d'ouvriers qui, aux premières heures de la lutte, avaient abandonné l'usine pour se jeter dans la mêlée réclamaient de leurs camarades ce qu'il fallait pour se battre : fusils, grenades, chars blindés, etc. Eh ! bien on leur fournit !...

Des « Comités d'ouvriers » sont constitués qui se chargent d'attribuer, en toute camaraderie, à chacun le rôle qu'il doit remplir dans la nouvelle production. Au surplus, un délégué syndical (délégué de la C.N.T. ou de l'U.G.T.) aura, pour mission de veiller à ce que toutes les décisions prises par l'Organisation syndicale et visant tant les salaires

que les conditions de travail soient rigoureusement observées.

Quant à la durée de la journée ou plutôt de la semaine de travail elle sera, en principe de 40 heures, mais, en raison des inégalités nécessaires imposées par la guerre tous les travailleurs ont accepté, de fort bon gré, pour ne pas dire avec enthousiasme, de continuer, jusqu'à la fin de la lutte, la semaine de quarante heures. Les salaires, uniformément, ont été majorés de 15 %, majoration qui est abandonnée au profit de ceux qui se battent ainsi que pour permettre de faire face aux dépenses considérables qu'occasionne la lutte. On nous indique que la moyenne des salaires est de 80 à 100 pesetas par semaine moyenne qui tend à s'accroître et qui fut obtenu par cette simple opération : réduction des gros salaires, augmentation des salaires inférieurs. Exception, toutefois, est faite pour quelques spécialistes que, par intérêt pour la Révolution, il convient de ménager et à qui continuent d'être alloués des traitements plus élevés, dont le taux atteindra en général 120, 130 et même 140 pesetas par semaine.

La visite de deux autres usines, d'une importance sensiblement égale à celle de la première, n'a fait que confirmer, en tous points, les indications qui nous avaient été faites et les constatations auxquelles nous nous étions livrés en premier lieu.

**

Rattachons immédiatement au domaine de la production, celui des transports. Les deux sont d'ailleurs connexes et étroitement associés.

Les observations que nous présenterons au sujet des Transports s'appliqueront, dans leur ensemble, à tous les moyens de transports : taxis, autobus, métros, tramways et chemins de fer. Corporations puissantes par leurs effectifs et l'initiative dont sont sûrs faire preuve leurs membres, tous adhérents de la C.N.T. Nous y joindrons également l'Organisation des Dockers et toutes celles intéressantes la vie du port de Barcelone.

Achille BLIC.

(Voir la suite en 5^e page.)

UNE LETTRE ÉLOQUENTE

Pour leur venir en aide

Le front d'Aragon nous recevons une lettre dont nous extrayons les passages suivants, plus éloquents que tous les appels que nous pouvons lancer.

« ...notre centurie occupe toujours les mêmes positions sur les pentes glacées de la Sierra d'Alcubierta. La vie n'a rien de drôle par ici en ce qui concerne le climat. Nous avons le froid contre lequel il nous faut lutter et cet ennemi est, pour le moins, aussi terrible que le premier. Gépendant, nous subissons notre sort avec plaisir car nous sommes ici en volontaires pour défendre nos droits. »

« Il nous est arrivé, ces jours-ci, quelques vêtements envoyés par vos soins. Inutile de vous dire avec quel bonheur nous les avons reçus. La joie est augmentée de beaucoup lorsque l'on pense que c'est la solidarité des travailleurs de France qui nous aide ainsi à supporter, dans de meilleures conditions, les dures rigueurs de l'hiver aragonais. »

« Une mention toute spéciale pour les cigarettes ; ce petit superflu nous a réellement fait plaisir... »

Cette lettre doit nous encourager à faire encore mieux et plus ; le froid s'accentue, l'hiver s'annonce très dur, faisons donc un nouvel effort pour ceux qui, sur le front espagnol, luttent pour la liberté de tous.

Nous rappelons que nous acceptons même les vêtements qui ont été portés, même ceux de femmes et d'enfants, à la condition qu'ils ne soient ni sales, ni trop usagés.

A la suite de suggestions diverses qui nous sont parvenues, nous avons établi des mandats que nous tenons à la disposition des camarades qui peuvent centraliser dans leur localité les colis qui nous sont destinés. Des permanences peuvent être également établies dans les villes que nos convois sont susceptibles de traverser pour se rendre en Espagne.

Nous tenons également à rappeler que

des listes pour collecter tout ce dont les combattants antifascistes ont un besoin urgent et pour ramasser aussi des fonds qui seront convertis en marchandises.

L'adresse du Centre de ravitaillement des milices antifascistes est 203, rue d'Alesia, Paris (14^e) (téléphone Vaugirard 08-79).

La colonisation de l'Espagne par les capitalismes étrangers

J'ai lu avec un intérêt soutenu, les reportages romanesques que la presse de gauche a publiés sur le financier Juan March, le banquier de la révolution. J'ai porté d'autant plus d'intérêt à ces écrits qu'il est notoire que ce financier n'est rien d'autre que l'homme de paille de quelques puissants groupes internationaux.

En effet, on ne le trouve dans aucune des grandes affaires espagnoles et il est évident qu'il n'est que le distributeur de la « main-nacrée ».

On ne le trouve pas dans les grandes participations et qui a des accords avec la Metallgesellschaft de Francfort.

On ne le trouve pas non plus dans les grandes mines de mercure de la province de Ciudad-Real et sur lesquelles les Rothschild ont la haute main.

On chercherait en vain à la tête de la société minière et métallurgique de Penarroya, affaire de première grandeur au capital de plus de 300 millions de francs, dont le siège est à Paris et qui contrôle de nombreuses affaires espagnoles. En revanche on y trouverait entre d'autres du même acabit, un Allemand : le Dr Aufschäger, l'un des maîtres de l'industrie de guerre allemande, un comte Hobin, M. Humbert de Wendel et enfin M. le baron Robert de Rothschild auxquels on peut ajouter le libéral comte de Romanon.

Ces trois exemples sont suffisants pour nous permettre de poser la question suivante : Pourquoi la presse de gauche qui connaît ce qui précède et bien d'autres choses romantise-t-elle l'action d'un homme de paille et laisse-t-elle dans l'obscurité les vrais intéressés, les vrais responsables ? Elle avait pourtant là l'occasion d'ajouter un chapitre sanguin (sans jeu de mot) à l'histoire des deux cents familles ! Ce chapitre eût sing

La vie militante et la mort...

Durruti au combat

C'était un jour d'octobre dernier, le jeudi 14, si notre mémoire est exacte. La veille, tard sur le soir, nous étions arrivés au quartier général de la colonne de notre chef Durruti, venu de Farlete, village avancé de la ligne de feu. Nous venions d'apporter là-bas, au groupe international, quelques vivres et vêtements recueillis ici, à Paris, par le Centre de ravitaillement de la rue d'Alesia, et nous nous disposions au retour quand Gori, sur l'appelaient ainsi, annonça pour le lendemain matin le déclenchement d'une attaque en vue de prendre le village de Perdigüera.

Buenaventura, avec son naturel coutumier et convaincant, demanda à Ridel de retourner à Farlete, à quoi notre ami acquiesça volontiers ; Carpentier, non encore remis de sa blessure, voulut accompagner Ridel.

Je restais au quartier général et Durruti me dit alors : « Si tu avais la carte de militaire de ma colonne, tu ne pourrais t'en retourner avec ton camion, car tout le monde doit être au combat demain. » Je répondis à Gori que je me considérais comme un militaire dont la mission spéciale ne pouvait nullement empêcher la participation au combat ; alors Durruti, prenant mon affirmation à la lettre, me dit : « Eh bien ! il est minuit, tu dormiras ici et, à 2 heures demain matin, tu viendras avec moi. Et, effectivement, 2 heures le matin, Gori me tirait du sommeil en me secouant et en disant : « Faut pas roupiller, mon vieux. » Vingt minutes après, nous montions en auto, tous phares éteints ; nous filâmes alors sur la route de Sarragosse, nous dépassâmes rapidement les camions de transport ; sur notre gauche, nous laissons Pina et voilà de l'autre côté de l'Ebre, à quelques centaines de mètres, Fuente sur l'Ebre, occupé par les fascistes. Nous atteignons Osera et obliquons sur la droite, nous filons sur Farlete, où nous arrivons vers 4 heures.

L'animation est grande dans le village, les hommes se groupent par centaines, des drapeaux rouge et noir flottent au bout des fusils. Buenaventura Durruti s'occupe de chacun et de tous ; il court à droite, à gauche, donne des conseils et fait presser les retardataires. A 6 heures, les centaines s'ébranlent et à 2 kilomètres, en marchant vers Perdigüera, elles se déplient en tirailleur.

Durruti observe le mouvement et quand les militaires cèdent à la tendance naturelle, mais dangereuse de se grouper au long de

Un anarchiste

Nous ne savons si c'est notre rage ou notre douleur qui nous devons exprimer.

En pleine bataille, dans Madrid bombardée et incendiée, Durruti a été frappé à mort par une balle fasciste.

En lui, c'est l'esprit même de la F.A.I. qui est touché au cœur.

Son histoire est l'histoire de toute la lutte révolutionnaire en Espagne.

Il a lutté pour le communisme libertaire sous tous les régimes, contre toutes les formes d'oppression de la bourgeoisie ibérique.

Il a connu la prison et le bagne aux quatre coins du monde, et la mort l'a frôlé dans bien des circonstances.

Jamais il n'a lâché pied, jamais il ne s'est découragé, toujours et partout il a animé les

peuples en renfort. Durruti avait salué nos camions chargés de militaires joyeux et chantants, il nous adressa quelques paroles d'encouragement, et quand le convoi se mit en marche, deux grosses larmes vinrent mouiller ses yeux.

Il avait fait des attaques à main armée pour subventionner l'agitation sous la dictature et, après avoir brassé des millions, il se retrouvait dans la misère à Bruxelles.

Dans les périodes de relative liberté, il reprenait la route, remuant les syndicats ouvriers, les populations paysannes, les milieux révolutionnaires. Il avait monté une maison d'édition ouvrière à Paris pour l'instruction sociale des travailleurs, faisant revenir aux humbles le produit des rapines des riches.

Il meurt quatre mois après son camarade de lutte, de prison et d'exil, Francisco Ascaso, pour la même cause et avec un courage identique.

Mais, la révolution continue sa marche, broyant indistinctement bons et mauvais.



noyaux de propagandistes, de terroristes ou de simples militaires.

Sa puissante personnalité représentait l'aspect même de la classe ouvrière en révolte : musclé, volontaire, violent, dur avec lui-même, se consacrant corps et âme pour un idéal de bonté et de libéralité.

A aucun moment il ne quitta les pauvres, en aucune circonstance il n'oublia sa classe ; lut- tant pour elle, il en était solidaire.

Dans les villages occupés où il venait annoncer l'heure nouvelle qui s'ouvrait pour les paysans d'Aragon, il restait l'ouvrier Durruti. Il répétait toujours qu'après la victoire sur le fascisme, les chefs de colonies retourneraient à l'usine comme les autres volontaires, continuant à travailler pour la société libertaire, le fusil en bandoulière.

Nous nous souvenons d'un départ pour un petit village du front de Huesca où nous étions ap-

parti avec 800 hommes habilement armés, il devait bientôt diriger une véritable armée de près de 1000 hommes.

Tout autre que lui aurait pu devenir insupportable de par ses responsabilités et ses pouvoirs. Mais lui resta simple, bon et sentimental, même quand il houspilla les responsables des divers services. Il connaissait bien son monde, savait la mesure de chacun, ayant vécu lui-même dans trop de pays et de situations différentes.

A chaque coup dur, Durruti se dressait, énergique, prompt et calme. Il payait de sa personne en toutes circonstances, trop, hélas.../.

Son masque durement taillé cachait un sentiment.

Nous nous souvenons d'un départ pour un petit village du front de Huesca où nous étions ap-

Durruti appartient à la grande lignée des anarchistes réalisistes d'action.

Et son admiration pour Nestor Makhno, cet autre disparu, nous fait faire un rapprochement de par ses responsabilités et ses pouvoirs. Mais lui resta simple, bon et sentimental, même quand il houspilla les responsables des divers services. Il connaissait bien son monde, savait la mesure de chacun, ayant vécu lui-même dans trop de pays et de situations différentes.

L'inscription de la couronne offerte par les militaires de sa colonne dit vrai : « Le venger c'est avancer. »

Buenaventura Durruti est mort en pleine bataille sociale, c'est dans la bataille que nous le vengerons.

RIDEL.



Sa petite fille Colette

la route, il intervient énergiquement. Durruti est aimé des militaires, sa seule présence galvanise les énergies, Durruti n'est pas un général, Durruti est un guide.

L'avance se poursuit. A 4 kilomètres de Farlete, arrêt sur les positions. Sur la gauche de la route, une ferme vers laquelle nous nous dirigeons. Manzano, Durruti, le chauffeur et moi, cinq motocyclistes ouvrent la marche. Dans le hangar de la ferme, une machine agricole avec les initiales peintes en rouge : C.N.T. et F.A.I. Des fascistes, dans leur retraite précédente, l'avaient emportée de Farlete. A la jumelle, montés sur le toit de l'immeuble, nous observions au loin des mouvements de camions, les fascistes sont alertés.

Buenaventura prend alors la décision de rejoindre la route et de pousser la reconnaissance plus avant. L'auto et les motocyclettes filent droit à plein gaz vers les lignes fascistes. Soudain, l'aperçus à l'horizon deux minuscules oiseaux, j'aperçois Durruti ; il se penche et fait arrêter l'auto ; les oiseaux sont devenus grands, deux avions fascistes suivent droit la route à 200 mètres de hauteur. Nous les observons à la jumelle ; ils se rapprochent, ils viennent sur nous, il faut que nous nous abritions à une cinquantaine de mètres de notre point d'arrêt, un caniveau sur la route, nous courons nous y abriter ; juste le temps de l'atteindre et quatre bombes tombent, l'une à 3 mètres du caniveau, l'autre sur le milieu de la route, les deux autres à vingt mètres dans les champs.

(Lire la suite en 5 page.)

Ascaso, l'inséparable compagnon...



Durruti n'était pas de ceux qui restent au quartier général. Au milieu des militaires seulement, il donnait sa pleine mesure, l'action seule était capable de le satisfaire.

C'est au retour d'une attaque qui permit de prendre une position aux rebelles que Durruti fut atteint par une balle perdue, par un de ces petits morceaux d'acier qui glissent sans arrêt sur les lieux de combat. Il fut immédiatement emporté à l'hôpital par ses



compagnons atterrés. On espérait le sauver, mais le lendemain il mourut malgré toutes les interventions médicales.

Celui qui personifie l'espérance du prolétariat anarchiste espagnol en une société nouvelle, est mort comme il voulut, au combat.

Que d'autres se lèvent, luttent et triomphent pour venger celui qui consacrera sa vie à batailler contre toutes les dictatures, toutes les oppressions, toutes les esclavages.

Pour abattre le fascisme

Son appel à l'union

Le meilleur hommage que nous puissions rendre à notre pauvre Durruti, c'est de reproduire la lettre qu'il nous adresse le mois dernier à l'occasion de notre premier meeting du Vél d'Hiv.

La voici :

Camarades,

Malgré mon vif désir de parler à mes camarades parisiens, à ce peuple de Paris sensible et frondeur, auquel je dois ma liberté et peut-être ma vie, il m'est absolument impossible d'abandonner ma colonne, car la situation est très sérieuse au front ; nous sommes en pleines opérations et une absence, même très courte, pourrait pourvoir avoir de très graves conséquences. Je sais parfaitement que les camarades antifascistes parisiens comprendront mes raisons et je n'insiste pas davantage.

Je suis de tout cœur avec le Comité pour l'Espagne libre et d'accord avec lui ; je fais appel à tous les révolutionnaires français, quelle que soit leur tendance idéologique ou politique, pour qu'ils s'unissent solidement et sincèrement pour former un front antifasciste vraiment populaire. Si vous haissez le fascisme aussi profondément que nous-mêmes, oubliez toutes les petites divergences de partis pour viser un seul but : la lutte contre le fascisme. La révolution espagnole doit être pour tous les révolutionnaires le cri de ralliement de toutes les forces prolétariennes de France.

Si vous comprenez comme nous que le front antifasciste espagnol a un prolongement dans toute la France, si vous êtes animés de la même volonté de vaincre que les militaires espagnols, je suis persuadé que le fascisme international sera bientôt écrasé.

Au nom de ma colonne, au nom de tous les lutteurs espagnols, au nom du prolétariat espagnol, salut !

Vive l'union ouvrière !

Vive la révolution sociale !

DURRUTI.

La dernière lettre de Durruti

Il nous l'envoya, cette lettre, la veille de son départ pour le front de Madrid. Elle montre son esprit méthodique et met bien les choses au point dont nous espérons que l'on tiendra compte dorénavant.

Camarades,

Nous tenons à vous signaler certains cas d'incompréhension auxquels il serait bon de remédier. Plusieurs camarades étrangers nous ont déjà manifesté le désir de jouir d'une pleine et entière liberté, prétextant que, vu leur qualité d'étrangers, ils échappaient aux règlements des Miltés An-



Sa compagne Emilienne

fascistes Espagnoles. Nous ne pouvons leur contester ce droit, mais ne pouvons permettre cette différence de traitement entre militaires, qu'ils soient espagnols ou étrangers. Les camarades français, italiens, allemands, etc., qui viennent s'engager chez nous, doivent savoir par avance qu'ils sont militaires au même titre que les Espagnols ; ils doivent accepter les mêmes devoirs, puisqu'ils jouissent des mêmes droits.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

Nous sommes en 1926. Ils sont maintenant à Paris. Quelques exilés espagnols projettent de mettre fin au crime permanent qu'est le règne d'Alphonse XIII. Ascaso et Durruti sont du « complot ». Mais découverts par la police, les voilà de nouveau en prison.

Et

aussi cette brute emmitrailleuse est-elle un certain jour exécutée en châtiment de ses crimes. A la suite de quoi Durruti et Ascaso doivent une fois de plus prendre le chemin de l'exil.

Durruti se rend alors en Argentine, toujours en compagnie d'Ascaso.

Mais, malgré l'accueil fraternel des compagnons argentins, les deux proscrips, poursuivis par les polices sud-américaines, doivent à nouveau s'enfuir.

... héroïque de Durruti

Durruti au combat

(Suite de la 4^e page.)

Ils ont de fameux avions de bombardement, les salauds ! Nous sortons de notre abri, les avions filent vers les centaines et lâchent d'autres bombes, les miliciens ouvrent un feu nourri de leurs fusils, une mitrailleuse tire également. Durruti ouvre le feu de son puissant fusil mitrailleur. L'alerte a été chaude. Par miracle, notre auto est indemne et Gori décide alors, quelle folie ! — non ! quel courage ! — de poursuivre la reconnaissance. Nous filons à cent vingt à l'heure, nous apercevons Perdiguera sur notre droite, Perdiguera où tant de compagnons français tombèrent frappés à mort. Une montée, nous atteignons le point culminant et nous apercevons à l'œil nu la route de Sarragossa à Lecinena et l'interminable défilé des camions et autos fascistes. Nous avons laissé les centaines à trois kilomètres derrière nous et Perdiguera dresse son petit clocher à six cents mètres sur notre droite. Face à nous, à portée de fusil, nous apercevons distinctement des fascistes qui s'emploient à couper la route. Un courrier motocycliste nous rejoint, il porte un pli qui émane du groupe international opérant au bout des monts Alcubiers, à un kilomètre environ de notre point et à notre droite. Il est dix heures du matin. Durruti et Manzano se concertent et décident de pousser plus avant la reconnaissance. Il s'agit de découvrir les nids de mitrailleuses fascistes. Un motocycliste est demandé, cinq s'offrent volontairement. Notre auto démarre et s'engage sur la pente de la route. A trois cents mètres, soudain, le tac-tac d'une mitrailleuse : on tire de la gauche ; les motocyclistes sont en avant, ils descendent de leur machine et ouvrent le feu sur les sapeurs qui coupent la route. Nous prenons le long des fossés, les balles saillent au-dessus de nous, impossible de lever la tête ; de Perdiguera sur notre droite, pas un coup de feu, le village serait-il abandonné ? Pendant trois heures, nous sommes restés là sous le feu des mitrailleuses, et c'est au bout d'efforts inouïs que nous avons pu rejoindre le versant descendant de la route. Les motocyclistes sont revenus tête baissée et saufs.

Nous avons abandonné notre auto. Voilà que Manzano s'offre à aller chercher, sous le feu des mitrailleuses, il réussit l'opération. Les nids de mitrailleuses ont été repérés ; ce jour-là, Durruti n'est pas touché ; sa vie, il devait la laisser à Madrid. Durruti, notre cher Durruti, est mort au combat. Nous tous, qui l'avons aimé et toujours compris, garderons de lui un souvenir ineffaçable. Comme je reprochais à Durruti sa grande témérité, il me répondit : « Je dois imiter l'exemple et tu pourras dire à Paris ce que tu as vu. »

PIERRE ODEON.

DURRUTI pris sur le vif

AVEC SES MILICIENS

Un jour Durruti cassait la croûte avec les miliciens d'une batterie d'artillerie. L'un de ces derniers demanda à Gori une permission pour Barcelone. Impossible en ce moment, répondit-il, et notre milicien d'insister ; alors Gori prenait une décision rapide, s'adressa à l'ensemble des miliciens présents et leur demanda de voter à mains levées pour ou contre l'acte de la permission. La majorité fut favorable et voilà comment Durruti exerçait son autorité de « général ».

■ ■ ■

AVEC LES PAYSANS

Des paysans de Monégros venaient d'arriver au quartier général de Durruti. Ils venaient demander du chocolat et du sucre en échange de cloches en bronze.

Buenaventura trouva l'histoire très drôle, puisque souvent nous l'entendîmes la raconter. Tu te rends compte, disait-il, du chocolat et du sucre pour des cloches, ça par exemple, c'est pas mal !

■ ■ ■

LE REVE ANEANTI

Saragosse ! Saragosse ! Nous prendrons Saragosse ! Il fallait voir avec quel accent Durruti dirait cela.

Pauvre ami Durruti, tu ne verras pas ton rêve se réaliser, mais tes compagnons, tes miliciens, seront dignes de toi et, à ton seul souvenir, ils feront tout pour prendre Saragosse.

■ ■ ■

LE SENTIMENTAL

— Tu as vu ma gosse à Paris ? questionnait Durruti. — Oui, je l'ai vue hier au meeting de la Mutualité, et tu sais ses yeux sont exactement les tiens, pas besoin de venir à Pina pour te voir, elle est ton image.

— Elle parle bien le français, paraît-il ? — Oui, c'est même incroyable, et quand tu la reverras, tu en seras étonné, mon vieux Durruti.

Hélas ! son papa, son courageux et bon papa est mort.

P. O.

AVIS IMPORTANT

La Section Française (C.N.T.-F.A.I.) de Barcelone prévient tous les groupes et individualités anarchistes de France, de son changement d'adresse : 253, Calle Consejo de Ciento 1^{er} étage près de la place Universidad. Nous demandons à tous les camarades de prendre bonne note et les prions, à partir du 25 novembre, de se diriger à nous et de nous écrire pour tous renseignements utiles. Par la même occasion nous vous annonçons notre désir de créer une bibliothèque pour les copains résidant à Barcelone et les blessés et nous vous demandons de nous envoyer livres et brochures dont vous disposez.

L'HOMMAGE DE BARCELONE

S'il fallait une preuve de plus pour démontrer l'attachement de la classe ouvrière catalane aux militants anarchistes, la manifestation de dimanche dernier qui se déroula à l'occasion des funérailles de Durruti la fournit.

Les chiffres que donnent les agences varient entre 300 et 500.000 participants, mais peu importe.

Tout Barcelone anarchiste, révolutionnaire ou tout simplement ouvrière, était là.

Un détail qui caractérise mieux qu'une longue description la douleur populaire est celles photos et images du vaillant lutteur, enlevées dès les premières minutes dans les kiosques des grandes artères, chaque travailleur voulant emporter chez lui, pour l'avoir toujours à ses côtés comme exemple d'énergie et de sincérité, l'effigie de son meilleur guide tué au combat.

Les délégués anarchistes de tous les pays soulignaient la place que tenait Durruti dans le mouvement international. L'Union anarchiste, le Libertaire et le Comité pour l'Espagne libre étaient représentés par nos camarades Ridel, Anderson et Faucier. Sur la banderole déployée par nos camarades on pouvait lire en lettres blanches sur fond noir : « L'Union Anarchiste française, à la mémoire de Durruti, l'inoubliable militant anarchiste. »



LE CORTEGE FUNÈBRE ARRIVANT SUR LA PLACE DE CATALOGNE

REPORTAGE OBJECTIF le domaine économique

(Suite de la 4^e page.)

Dès le lendemain du coup fasciste, les transports assuraient la charge, délicate au point d'être écrasante, de ravitailler une population de plus de 1.000.000 d'âmes. Achats et ventes s'opéraient par leurs soins, moyennant une majoration de 5 % dont étaient taxés tous les produits et qui devait couvrir les organisations de tous les frais de manipulation.

La socialisation de tous les services ressortissants aux Transports est, on peut le dire, chose à peu près faite. Prendons les taxis, par exemple. La recette opérée, chaque jour, par le chauffeur est remise au Centre syndical qui doit assurer, en échange, tous les frais d'entretien et de fonctionnement de la voiture, de même que le salaire du chauffeur.

Salaire qui n'a plus à tenir compte, de l'appoint du « pourboire », dont on a sévèrement proscrit l'usage, par dignité pour le travailleur, et qui est fixé présentement avec la certitude, pour les dirigeants de la C. N. T., de pouvoir l'accroître sous peu, à 90 pesetas par semaine. Salaire uniformément accordé aux chauffeurs et aux ouvriers réparateurs, aux employés, etc. L'excédent des recettes est mis en réserve en vue des aménagements et des réparations.

D'un rapport qui nous fut remis à Barcelone et qui fut dressé à la suite de l'Assemblée générale que tinrent, le 11 août 1936, les travailleurs des Tramways nous extraignons ceci :

« Règles établies par les Travailleurs eux-mêmes dans les différents travaux contrôlés par le Comité ouvrier élu en Assemblée générale. »

Le Comité considère que les camarades qui le composent doivent être avant tout des compagnons sérieux et de capacité reconnue. (Il s'agit du Comité de Contrôle qui vient d'être créé).

« Tous les travailleurs des Tramways pourront circuler librement sur toutes les voies. »

« L'appointement minimum sera de 350 pesetas par mois, ce qui représente une augmentation de 80 pesetas par mois. Contrôleurs et inspecteurs recevront 400 pesetas, ce qui représente une augmentation de 50 à 60 pesetas. Les chefs d'atelier : 450 pesetas soit 50 pesetas d'augmentation. »

Tous ceux qui recevaient plus de 500 pesetas, ne sont pas augmentés. Sont supprimés, comme n'étant pas nécessaires, tout un tas de gros salaires ainsi que des techniciens qui étaient inutiles. Quant au personnel des bureaux, leur salaire a été nivelé, supprimé.

mant, par suite, l'apparente supériorité que ce personnel croyait avoir sur les autres. Sont supprimés également : toutes sortes de primes, d'étrangères ainsi que tout favoritisme.

Tous les travailleurs recevront leur salaire durant le temps de leur maladie, ceci pendant le délai d'un an. A l'expiration de ce délai, ils seront mis à la retraite.

Cette retraite sera assurée à tous les travailleurs dès l'âge de 60 ans. Les retraités recevront une somme de 275 pesetas chaque mois, quelle que soit l'importance de leur salaire. Dès qu'on le pourra cette somme sera augmentée. »

On ne saurait le nier : un ordre nouveau est en voie d'instauration en Espagne, tout au moins dans la Catalogne. Certes, rien de ce que nous avons vu ne saurait être assimilé à une collectivisation telle que la concevraient nos grands marxistes, par davantage d'une application intégrale du communisme libertaire, bien que, de-ci de-là, on assiste à des tentatives séries de communisme libertaire, bien que, de-ci de-là, on assiste à des tentatives séries de communisme libertaire, comme le fait se produisit à Fraga, à Bujaraloz et dans maintes localités de l'Aragon. Dans cette région, mieux que partout ailleurs, le problème agraire, devant lequel avait lamentablement échoué la jeune République espagnole, reçut la seule solution valable. En premier lieu, expropriation pure et simple de tous les domaines appartenant à des gros propriétaires ; ensuite, collectivisation de toute propriété, dont l'exploitation, pour le profit de tous, incombera à la commune. Répartition équitable des produits réalisés et obtention, par le troc, en prenant comme base d'évaluation les cours pratiqués le 18 juillet 1936, veille de la Révolution, des produits et denrées manquantes.

Puigcerda, grosse bourgade située à la frontière, près de Bourg-Madame, nous offre un exemple assez curieux de semi-collectivisation ? La coopération, la mise en commun y a atteint un degré très élevé et nos braves amis n'auraient plus qu'un pas à franchir pour donner au monde l'exemple d'une commune dans laquelle près de cinq mille habitants vivraient de la vie la plus libre et la plus égalitaire. Tous les services, on peut le dire, sont centralisés dans un très bel immeuble — un ancien casino — devenu une sorte de magasin général où l'on trouve chaussures, charcuterie, conserves, mercerie, vins, tissus et atelier de couture pour les deux sexes, salon de coiffure pour hommes, également pour dames, tailleur, couturières et coiffeurs s'étant, d'eux-mêmes, spécialisés ! Le tout fonctionnant à la satisfaction de tous sous le contrôle du Comité révolutionnaire de la commune, lequel est composé des meilleurs camarades !

Et nous voici enfin dans les superbes locaux du Comité de Ravitaillement, sorte de Ministère du Ravitaillement. Organisme formé, au lendemain de la Révolution, avec la collaboration des grandes organisations syndicales et de la Généralité.

La vraie raison de ce Comité ? Les buts qu'il se propose ? Assurer la répartition des divers produits et denrées obtenus en Catalogne et, demain sans doute, dans les autres provinces du pays. Sous le contrôle de la Généralité, il est devenu l'organisme officiel chargé du ravitaillement de millions d'individus et cette tâche énorme, il la remplit de la façon la plus digne et la plus satisfaisante. Ses possibilités sont, d'ailleurs, immenses, tant sur le plan national que sur celui de l'extérieur. Le commerce avec les autres nations, ce Comité l'envisage sous la forme du Troc, de l'interchange, l'Espagne ne devant exporter que pour un montant au plus égal à celui des importations. Et ces produits continueront d'être vendus à la population aux prix qui étaient ceux pratiqués le 18 juillet, veille de la Révolution, le montant des taxes douanières dont étaient frappés la plupart des produits importés et qu'on a supprimées ces derniers temps, montant qu'on continue d'incorporer au prix de revient des marchandises devant permettre, au Comité de Ravitaillement de se couvrir de tous ses frais de gestion et d'administration. Pour les cultivateurs, par exemple, le Comité de Ravitaillement fera intervenir une sorte de chambre de compensation, toujours par le jeu du crédit d'interchange qui consiste à leur permettre certaines avances en nature (matériel, semences, etc.) dont le coût viendra en déduction de la valeur des produits livrés.

Evidemment, des Magasins d'approvisionnement ont été rendus nécessaires par l'application des mesures dont nous venons de parler. Nous avons visité quelques-uns de ces établissements, entre autres celui qui est réservé plus particulièrement aux hôpitaux et cliniques de Barcelone. Lait, fromages, volailles (vivantes et abattues), sucre, jambon, fruits de choix, etc., etc., tout s'y trouve dans un ordre et une propriété irréprochables. Ces magasins sont encore en nombre insuffisant, ce qui explique l'existence de nombreuses maisons de commerce. Mais tous les efforts de nos amis tendent à en accroître le chiffre aussi rapidement que possible.

BLICQ.

La vie d'un révolté

(Suite de la 4^e page.)

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici l'ardente campagne menée par le Libertaire pour arracher aux bourreaux argentins et espagnols les têtes de Durruti et d'Ascaso, cette campagne est dans toutes les mémoires.

Après un an d'efforts, ils sont enfin relâchés, le 9 juillet 1927.

Durruti se rend alors en Belgique. Puis c'est l'Allemagne, encore la Belgique et de nouveau l'Espagne, quand le 14 avril 1931, la proclamation de la République chasse d'Espagne le macaque couronné.

Mais le bulletin d'information de la C.N.T. et de la F.A.I. qui rapporte en traits cursifs, la vie de Durruti, dont nous avons extrait ces notes, a raison de dire qu'il n'y a pas pour les anarchistes de paix dans cette révolution fallacieusement appelée « des travailleurs ». En effet, bientôt Durruti connaît la Carcel Modelo pour son activité révolutionnaire.

Après le mouvement de Figols, le 8 janvier 1932, où toute une région du nord de l'Aragon voit un soulèvement libertaire de vaste envergure, Durruti est arrêté et déporté au Rio de Oro, à Fuenteventura.

Remis en liberté, il reprend le combat, plus indomptable que jamais.

En 1933, c'est la formidable grève de Saragosse, où pendant trente-six jours, toute la vie économique de l'Aragon est arrêtée. Durruti, est-il besoin de le dire, est au premier plan de l'action.

Après les événements d'octobre 1934, Durruti est encore une fois arrêté et passe de longs mois à la prison de Valence.

Enfin, quand le 19 juillet, éclate le soulèvement fasciste, Durruti, comme toujours, est dans la lice dès la première minute. Cet homme de quarante ans qui relève à peine d'une douloureuse opération, n'écoute une fois de plus que sa vaillance et l'extraordinaire témérité qu'elle lui dicte.

La mort de son plus cher compagnon, Ascaso, tué le 19, en prenant avec quelques militants la caserne Atarazanas, n'avait fait que décupler sa combativité. Le 23, il prenait la tête des colonnes catalanes en marche sur Saragosse...

Depuis ce moment, il entraînait dans l'insurrection.

Les fascistes avaient bien senti l'adversaire terrible qu'ils avaient en lui. En attendant de l'abattre, ils avaient essayé de le ruiner dans ses plus humaines fibres. Sa vieille maman, plusieurs de ses frères, parce qu'ils portaient le nom de Durruti, avaient été fusillés.

Maintenant, à son tour, ils l'ont tué. Il est mort après plusieurs heures d'agonie, le vendredi 20 à 8 h. 30 du matin, devant Madrid, d'une balle dans la région du cœur.

L. A.

LES « CHEFS » ANARCHISTES

Durant les furieux combats qui se sont déroulés sur le front de Madrid les colonnes catalanes ont assumé une lourde responsabilité. Les membres du Comité Central de la Colonne Durruti ne se ménagent pas et montrent l'exemple aux militaires.

C'est ainsi que Miguel Yoldi, ancien rédacteur à la « Soli » a été blessé un des premiers jours au cours d'une attaque.

De même Manzano, un des meilleurs techniciens du détachement fut blessé à sa mitrailleuse.

Entre autres, tombé également Séville, un mitrailleuse bien connu pour son habileté et son courage. Venant s'ajouter à la mort de Durruti ces exemples montrent de quelle façon les hommes les plus responsables « fuient » devant les rebelles.

Aujoutons que le dernier membre du Comité de la Colonne, l'Argentin Ruano a voulu à tout prix rejoindre les positions madriléennes pour remplacer ses camarades, mis hors de combat.

C'est à notre camarade Sans qui dirigeait la caserne Michel Bakounine à Barcelone que reviendra la charge de diriger le secteur de Bujaraloz.

POUR LA CENTURIE SEBASTIEN FAURE POUR LE GROUPE INTERNATIONAL DE LA COLONNE DURRUTI

Nos chers compagnons de la Centurie Sébastien Faure et ceux du groupe Durruti sont sur le front de Saragosse, en première ligne. Nous avons pensé que parmi les lecteurs ou les lectrices du Libertaire se trouveraient des camarades pour « parrainer » individuellement les vaillants miliciens au combat.

Que ceux ou celles qui désirent « adopter » un milicien de la Centurie Sébastien Faure ou du groupe Durruti veuillent bien se mettre en relation avec notre camarade Marguerite Bary, du Comité de

Les anarchistes et les expériences révolutionnaires

Les principes qui forment les bases de la doctrine de l'école anarcho-communiste n'ont pas été inventés par des personnes plus ou moins célèbres. Ce sont des constatations qui s'imposent à n'importe quel observateur honnête des faits sociaux. Le mérite des théoriciens anarchistes, c'est de les avoir mis au clair et propagés avec la lougue propre aux Bakounine, Malatesta, Kropotkin, Makhno, Sébastien Faure, etc.

L'évidence et la simplicité de ces principes les rendent accessibles aux intelligences les plus primitives. Il n'y a que les gens intéressés et corrompus qui se refusent à admettre que les anarchistes ont raison.

Disons, en passant que les anarchistes sont d'accord avec les autres courants de l'école socialiste pour préconiser : 1^o l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme ; 2^o Abolition de la propriété privée des moyens de production.

La querelle entre Bakounine et Marx ne portait pas sur ces points de principe, mais sur la tactique à suivre dans la lutte contre le capitalisme.

Pour Bakounine, c'est la lutte à outrance qui compte. La classe ouvrière doit forger ses organisations en dehors de tout compromis avec les classes dirigeantes, car, elle ne peut compter que sur elle-même pour renverser le régime et instaurer une société égalitaire. Les organisations ouvrières sont la haute école où la classe ouvrière apprend à conduire ses propres affaires. Par la pratique courante de l'action directe et de la violence révolutionnaire, la classe ouvrière doit se préparer non seulement à l'assaut final de la forteresse capitaliste, mais aussi à conduire ses propres affaires à gérer l'économie à se gouverner elle-même. Le socialisme, selon Bakounine, doit avoir ses propres institutions où il ne pourra pas être réalisé. Le socialisme doit détruire l'Etat.

Inspiré de ces vérités élémentaires, Bakounine préconise le fédéralisme comme forme d'organisation, le boycottage des institutions parlementaires comme tactique quotidienne, la révolution comme moyen suprême pour renverser le régime capitaliste. Marx de son côté ne nie pas la révolution, mais il croit qu'elle viendra par la force des choses, elle est fatale, elle résulte des contradictions capitalistes et elle doit se produire dans les pays où l'évolution capitaliste est la plus poussée. Il ne croit pas que la classe ouvrière est capable de se gouverner elle-même. L'état ne doit pas être détruit, mais conquis par le parti marxiste avant-garde du prolétariat. C'est l'Etat qui doit gérer l'économie. Pour Marx, la révolution c'est la conquête du pouvoir, c'est le changement du personnel administratif : de bons ministres et préfets marxistes voilà la révolution marxiste.

Cette façon de voir amène les marxistes à participer dans la lutte électorale, à partager la responsabilité du pouvoir avec les partis bourgeois, à prêcher la paix sociale et surtout à l'imposer par la force ou par la ruse.

Qui avait raison ? Marx ou Bakounine ? Seule, l'expérience peut en décider.

J'ai souvent parlé, ici-même, des expériences Marxistes d'après guerre. Elles ont amené le fascisme en Allemagne et en Autriche ; en Russie un capitalisme d'Etat féroce est imposé, au peuple, par les marxistes.

Les événements révolutionnaires dans la période d'après guerre ont démontré l'utopie et la fausseté des premiers marxistes : anarchiste. La lutte des classes s'exprime

1^o Les pays à l'économie capitaliste la plus évoluée n'ont subi aucun assaut révolutionnaire de la part des exploités (Etats-Unis, Angleterre, France, Belgique, etc.) ; 2^o Dans les pays germaniques (Allemagne, Autriche) où le mouvement ouvrier se trouvait sous l'influence totale du marxisme, les méthodes marxistes consistent à transformer la société par voie gouvernementale, ont amené la défaite du prolétariat et l'avènement du fascisme. L'incapacité des partis marxistes à agir avait déjà amené le même phénomène en Italie.

La révolution sociale éclata, contrairement aux prévisions marxistes, dans des pays arriérés, tels la Russie et l'Espagne. Notons, en passant, que ces pays ont été travaillés longtemps par la propagande anarchiste. La lutte de classe s'exprimait souvent par des mouvements sporadiques qui tenaient les régimes dans l'impossibilité de pratiquer la politique de corruption et de paix sociale. Les militants révolutionnaires ne croyaient pas à la révolution fatale : ils la préparaient.

L'EXPÉRIENCE RUSSE

Les anarchistes ont été pendant la révolution russe, les artisans de la révolution intégrale. Dans leur presse, dans leurs mots d'ordre, ils préconisaient la destruction totale des institutions gouvernementales et l'expropriation des moyens de production. Ces mots d'ordre trouvèrent dans les masses populaires un écho tellement profond que le mouvement anarchiste qui était très faible jusqu'à la révolution, groupait en 1918 autant d'adhérents que le parti bolchevique selon Victor Serge).

Cette force formidable manquait, cependant, des cadres expérimentés pour prouver traverser avec succès la période où la tempête révolutionnaire emportait tout.

Les anarchistes donnèrent le jour à des Makhno, Tchapalev, Gelesniakov ; ils prenaient aux blancs des villes et des provinces, mais ils laissaient aux politiciens le soin de s'infiltrer dans les nouvelles institutions : les soviets. On trouve parmi les théoriciens de l'anarchisme russe, des hommes qui n'ont pas encore compris que la classe ouvrière doit forger les nouvelles institutions et que les anarchistes ont le devoir de participer à ce travail.

Certes, il y avait en Russie des hommes énergiques et clairvoyants de la trempe d'un Rogdaev, mais ils étaient moralement assassinés par les agents de la police secrète (Bourtseff) en est une des représentants les plus énigmatiques.

Ainsi, le mouvement se trouva dans l'état du nouvel appareil gouvernemental que les bolcheviques avaient forgé.

Un simple paysan illétré : Nestor Makhno avait admirablement compris la situation

et le rôle des Soviets. Dans une vaste province en Ukraine, il créa la Société libre des Soviets. Ce travail lui attira les critiques acerbes des coryphées ; on le traita de bandit, d'antisémite, de bolchevik, camé de l'investigation, sa brutalité, etc.

Il avait pourtant compris qu'aucune société ne peut exister sans institutions qui assurent les rapports entre les individus, et la coordination de la production.

Makhno a été vaincu, après une résistance épique, par les forces supérieures du gouvernement de Moscou, avec lequel il affila deux fois contre les généraux blancs.

Il n'aurait pas été battu, si le mouvement russe n'était pas sous l'influence des hommes irresponsables, prisonniers des mots et des formules, qui empêchent les organisations anarchistes de participer aux soviets et à la direction des affaires.

La destruction du mouvement anarchiste permet aux bolcheviks de poursuivre l'expérience marxiste, qui aboutit maintenant à l'instauration définitive du capitalisme d'Etat.

L'EXPÉRIENCE ESPAGNOLE

La révolution espagnole éclata au moment de la plus grande dépression morale que la classe ouvrière ait subie depuis 60 ans. Nous en passant que cette révolution, toute « fatale » qu'elle était, n'aurait pas pu être possible sans la pression quotidienne des grandes organisations révolutionnaires la C.N.T. et la F.A.I. Ces organisations groupent plus de la moitié du prolétariat ibérique.

Profondément anarchistes, les militants de ces organisations ont été opposés à toute collaboration avec le régime. Ils profitent de la faiblesse du régime capitaliste pour pousser à des solutions intégrales de la question sociale. Ils ne croyaient pas que la République démocratique peut résoudre la question sociale et depuis son instauration ils lui firent la vie dure. Ils savaient que la paix sociale, si chère aux politiciens petits bourgeois et marxistes, ne pouvait se réaliser que sur le dos de la classe ouvrière.

Les expériences des révoltes passées leur avaient appris qu'aucune révolution n'est possible en dehors de la destruction totale des institutions qui régissent la société capitaliste.

Lorsque, le 20 juillet, le coup de force fasciste fut brisé, les organisations de la C.N.T. et de la F.A.I. qui furent les principaux artisans de la victoire, saisirent les entreprises capitalistes. Aujourd'hui, les grosses entreprises en Catalogne, Levant, etc., sont collectivisées et gérées par les organisations ouvrières.

Instruits par l'expérience russe les militants de la C.N.T. et de la F.A.I. n'ont pas hésité à pénétrer dans tous les organismes qui régissent la vie sociale. Avant d'y pénétrer ils demandent aux autres secteurs du front antifasciste de modifier leur structure et les transformer en organismes mieux adaptés aux nouveaux rapports sociaux.

Et l'entrée des organisations anarchistes dans le gouvernement central, dont les marxistes ne veulent pas changer la structure, provoqua une surprise générale surtout dans les milieux marxistes. Les bons théoriciens qui président aux destinées du monde marxiste ne sont pas encore revenus de leur surprise. Pendant des années, ils ont parlé d'un anarchisme qu'ils avaient fabriqué de toutes pièces et ils s'étonnent aujourd'hui que le vrai anarchisme ne correspond pas à l'échantillon de leur connaissance. Ils croyaient que les anarchistes en Espagne allaient faire des discours, mais n'auraient pas songé à prendre la direction des affaires publiques.

Prisonniers des mots, ils ne se rendent pas compte que le mot gouvernement n'a plus le même contenu social qu'il avait il y a trois mois. Certes, cet organisme ne correspond pas à notre conception d'organisme de coordination, émanant directement des organisations des producteurs, se trouvant sous leur contrôle. La guerre nous oblige à l'accepter aujourd'hui.

Les anarchistes ne sont pas des dogmatiques. Ils savent s'adapter aux circonstances lorsque les intérêts de la classe ouvrière l'exigent.

Mais ceci ne veut pas dire qu'ils renoncent à leur idéal ; ils se refusent seulement à expliquer les événements par des textes et à chercher les solutions de problèmes nouveaux dans les livres des précurseurs. L'anarchisme est une doctrine scientifique et cherche la solution des problèmes dans les faits mêmes, dans l'expérience.

Nous comprenons que ceci contrarie les métaphysiciens, les compilateurs, les médiocres qui sont de toutes les écoles.

CHARLES ROBERT.

Le chantage de Franco à la baisse de la peseta

Le général Franco a décidé de faire estampiller les billets émis par la Banque d'Espagne avant le 18 juillet dernier, c'est-à-dire, d'une part, tous les billets circulant dans les régions occupées par les fascistes (environ la moitié de la masse de billets de banque), et d'autre part les nombreux billets circulant à l'étranger.

L'hypothèse d'un triomphe nationaliste porte à la peseta détenue par le Gouvernement un coup droit dont elle ne doit pas se libérer sur le marché international.

En outre, cette mesure interdit pratiquement au Gouvernement de nouvelles émissions de billets.

Avant l'insurrection, la peseta cotaît 2,07. En octobre, elle tombait à 1,68. Après la résolution de Franco portant à 15 jours le délai durant lequel les nationalistes timbreront les billets qu'ils s'engagent à reconnaître et à reconnaître seuls, la peseta coûta 1,02 lundi, 0,95 mardi, 0,85 mercredi.

Ainsi, le chantage de Franco, une fois encore, porte ses fruits. Et la peseta dépréciée sur le marché international, c'est une arme de moins dans les mains de la révolution espagnole.

Certes, il y avait en Russie des hommes énergiques et clairvoyants de la trempe d'un Rogdaev, mais ils étaient moralement assassinés par les agents de la police secrète (Bourtseff) en est une des représentations les plus énigmatiques.

Ainsi, le mouvement se trouva dans l'état du nouvel appareil gouvernemental que les bolcheviques avaient forgé.

Un simple paysan illétré : Nestor Makhno avait admirablement compris la situation

Choisissons notre guerre !

(Suite de la première page)

Une telle guerre serait donc — nous l'avons déjà dit dans d'autres articles — une guerre impérialiste dans laquelle l'Espagne ne serait qu'un prétexte. Il n'est pas possible de se représenter autrement les choses en dépit de ceux qui tiennent absolument à brouiller les cartes. Suivons cependant leur raisonnement. — *L'ère des guerres internationales est close, disent-ils, la prochaine sera une formidable guerre sociale qui opposera le fascisme à la démocratie. Cette guerre nous devons donc l'accepter car elle sera notre guerre et la cause que nous défendrons sera, cette fois, notre cause.*

Nous persistons à penser que c'est là un schéma simpliste qui dissimule une mortelle équivoque qu'il faut à tout prix dissiper. Il faut, en effet, se rendre compte qu'une telle guerre n'aurait rien en rien le caractère d'une lutte sociale, qu'elle ne dresserait pas la classe ouvrière contre la bourgeoisie qui l'opprime mais qu'elle réalisera au contraire, sur le plan national, l'union des classes, l'union sacrée des prolétaires et de leurs pires ennemis, de leurs seuls ennemis, dans la défense d'un intérêt impérialiste. Car on ne doit pas s'y tromper. Si nos fascistes français sont aujourd'hui si ardents contre l'Espagne et s'ils peuvent un instant flirter avec Hitler par haine de la révolution, on les verrait demain rallier la défense du conflit national si celui-ci était en péril. Toute autre attitude est non seulement invraisemblable mais inconcevable.

Notre ennemi est chez nous. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier et ce que nous rappelons opportunément la lutte que soutiennent nos camarades espagnols. L'ère des luttes internationales peut être close mais il n'appartient qu'au prolétariat de la clore en refusant de confondre sa cause avec celle du capitalisme et de se battre sous la même bannière que le colonel de la Rocque. C'est dans le sens, non d'une atténuation mais d'une accentuation de la lutte de classes qu'il convient de travailler.

Si la révolution espagnole provoque la guerre eh bien ! nous la ferons. Mais nous ne la ferons pas aux prolétaires allemands ou italiens. Nous la ferons à nos fascistes. Nous la ferons au colonel de la Rocque. Nous la ferons à nos ennemis. Nous choisissons notre guerre.

Lashorts.

Anarchistes, sympathisants, venez nombreux à l'assemblée générale d'information de l'U.A. sur les événements d'Espagne, samedi 28 novembre, à 20 h. 30.

L'accord germano-nippon

La convention germano-nippon signée mercredi à Berlin « contre l'internationale communiste » n'apporte qu'une confirmation officielle à un état de fait valable depuis trois ans.

Le jour, en effet, où l'expansion japonaise en Mandchourie et en Mongolie se heurte à la Russie soi-disant soviétique, héritière de l'impérialisme tsariste en Asie, le rapprochement germano-nippon était fait.

Dès que Hitler eut décidé de rompre les relations industrielles et militaires cordiales existant, depuis le traité de Reppol, entre l'Allemagne et la Russie et de diriger l'expansion allemande immédiatement sur cette dernière, les échanges de toute sorte se multiplièrent entre le Japon et le 3^e Reich. L'accord de Berlin consacre ces liens. Il masque en effet probablement un accord militaire, déjà conclu ou imminent.

Son intérêt majeur, ce n'est pas tant son incidence sur le jeu anglo-allemand, déterminé essentiellement par la politique néo-occidentale des Britanniques, que la forme sous laquelle il est conclu.

En s'efforçant de ressusciter comme épouvantail le vieux cadavre de l'internationale communiste, le 3^e Reich et l'Empire du Soleil Levant s'efforcent de parer leur opposition impérialiste à la Russie des couleurs « honorables » de la conservation sociale et de la défense de la civilisation.

C'est, exactement renversé, la méthode dont use l'Etat stalinien, quand, sous prétexte de défense de la démocratie et de la civilisation, il s'efforce lui aussi de lier, à sa cause d'impérialisme menacé, d'autres impérialismes.

Les prolétaires — les pacifistes sincères également — ne doivent pas être dupes des hypocrisies et des provocations idéologiques, grâce auxquelles les antagonistes tentent de les entraîner de bon cœur dans la guerre.

En aucun cas, sous aucun prétexte, les exploités n'ont à prendre part à des guerres qui, comme l'éventuel conflit russo-germano-nippon, mettraient aux prises des Etats d'exploitaires et de privilégiés en lutte pour la conservation ou l'extension de leurs privilégiés.

Bérat.

LA REVOLUTION ESPAGNOLE ET L'IMPÉRIALISME

Un malencontreux retard de transmission nous a empêchés de publier aujourd'hui la fin de l'étude de notre camarade Jean Bernier : « La Révolution Espagnole et l'Impérialisme ».

Nous nous en excusons auprès des lecteurs du « Lib » qui la trouveront dans notre prochain numéro.

Le Coin des Jeunes

Folie furieuse

Il y a en Europe, sous les drapeaux, près de cinq millions d'hommes.

(Les journaux.)

Faut se rendre compte, c'est pas rien, cinq millions d'intoxiqués qui pied, à cheval, en voiture, attelé ou pas, en tank, en avion, sur terre, en mer, dans l'air, marchant, glissant, courant, sautant, rampant, sont prêts, sur un mot, un signe, un geste à s'entre-épauler frénétiquement.

Nous a-t-on assez fait marcher avec le bâbord du débarquement en chœur ! Mort qu'il est, le temps des cerises. Chaud ! chaud ! les marrons !

Dans tous les pays, comment qu'on leur a rebourré la cause aux gens ! Ce n'était pas difficile, faut l'avouer.

Ils en ont mis un bon coup, les dirigeants, dans les gencives aux voisins, ces vendus. Biglez-les, ces petits pleutres, ces sous-hommes ! A-t-on dit à ceux de la patrie n° 1, en leur désignant les fainéants de la Patrie n° 2. En on-ils du culot ! Croire que leur pays, cet ignoble est le seul, le vrai, l'uniqué ! Mince alors ! Montrez-leur, à ces ratatinés du cerveau que, seule, la Patrie n° 1 est digne de tous les éloges.

Et s'ils ne veulent pas en convenir, ces entêtés, trucidez-les de bon cœur avec mille raffinements barbares, et que ça saute. Criez un bon coup : « Vive la Patrie n° 1 ! et fort, nom de dieu ! qu'ils vous entendent, les autres. Histoire de leur monstre que, chez nous, l'enthousiasme est de la partie. Qui a la foi à la loi.

Si, par hasard (tout arrive), il se trouvait parmi vous un râleur qui renâclerait à participer à cette saine besogne d'éducation, qu'il sorte du rang, cet anarchiste, il sera illégitime au poteau d'infamie, à seule fin de lui extirper du corps sa sale âme barbue et pas alignée.

Cinque millions d'abrutis en uniformes variés, bénis par leurs curés et poussés par leurs maîtres sont prêts, pour la gloire de leur Patrie respective, à semer la mort sous

UNION ANARCHISTE — FÉDÉRATION PARISIENNE
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ANARCHISTES
de la Région Parisienne
Samedi, 28 Novembre à 20 h. 30 — Salle LANCRY, 10, rue de Lancry, 10
sur

LA SITUATION ESPAGNOLE

CE QUE NOUS DEVONS FAIRE
CE QUE NOUS AVONS FAIT
CE QUE NOUS FERONS POUR VENIR EN AIDE
A NOS CAMARADES EN LUTTE
FAUCIER, RINGEAS, FRÉMONT,
exposeront les méthodes à envisager.

LA VOIX DE PROVINCE

MARSEILLE

Le départ d'un policier Croix de Feu

Marseille. — Le gouvernement du Front Populaire, sous la pression des protestations unanimes de la classe ouvrière marseillaise contre les chefs de la police locale, vient de déplacer le chef des gardiens de la paix, Pierre Vidal, qui a été nommé commissaire spécial à Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Si le Perthus est un petit pays, cette nomination n'en constitue pas moins un avancement en grade et, à la première occasion, le départ vers une situation plus élevée.

Ce chef de police marseillaise, M. Vidal, est comme tous les autres membres influent des Croix de Feu. Il s'est spécialisé dans la répression des manifestations pacifiques ouvrières, son zèle fasciste, la brutalité exercée contre tout ce qui est ouvrier et de gauche sont connus de la population marseillaise.

Avec le chef policier Cals (aujourd'hui commandant central dans le Gard) et le préfet de l'époque, il fut à la tête des gardes mobiles, des gardiens de la paix et des agents de la sûreté lorsque tout ce bon monde mitrailla des pacifiques joueurs de boules tuant et blessant des femmes et des enfants, l'après-midi du 12 février 1934 sur les terrains se trouvant derrière la Bourse de Commerce.

Maintenant, il est fort probable que d'autres déplacements dans les hautes sphères des dirigeants de la police marseillaise se produiront. Mais que les ouvriers Front Populaire se rassurent. Ces individus grassement payés par l'Etat bourgeois et capitaliste pour saboter la République et assommer les ouvriers, obtiendront quand même de l'avancement. Ces policiers fascistes n'ont pas grossi les rangs de plus en plus longs des chômeurs qui stationnent et attendent patiemment rue de la République et rue Sainte-Claire.

FÉDÉRATION ANARCHISTE
PROVENÇALE

Comme il avait été convenu à l'Assemblée générale du mois d'octobre à Marseille, l'Assemblée du mois de novembre aura lieu à La Ciotat, le dimanche 29, courant à 9 heures du matin, dans la salle du Groupe Libertaire, rue Emmanuel-Barthélémy.

Ordre du jour : 1^{re} compte rendu du congrès d'Avignon ; 2^{re} formation de comité anti-fascistes révolutionnaires ; 3^{re} leur nécessité ; 4^{re} moyens pour y parvenir ; 5^{re} leur rôle dans le mouvement anti-fasciste ; 6^{re} campagne d'agitation en faveur de nos frères d'Espagne ; 3^{re} Congrès anarchiste international ; 4^{re} divers.

Nous espérons bien que tous les camarades se feront un devoir d'assister nombreux à cette assemblée, car tous s'intéressent à la révolution libertaire que nous souhaitons et à l'union de tous les anarchistes, résidant en France, que nous avons réalisée dans notre région depuis assez longtemps.

Du bon travail, comme dans nos précédents congrès et assemblées générales, y sera fait, l'union davantage soudée et notre idéal fortifié et grandi.

Tous à notre assemblée générale le dimanche 29 novembre.

Denegri.

PARIS-BANLIEUE

IVRY

Le groupe d'Ivry donnait hier mercredi, au Casino d'Ivry, un meeting sur la Révolution Espagnole et sur l'aide efficace à apporter à nos camarades.

Tour à tour, devant une salle comble et enthousiaste de 800 à 1000 auditeurs, les camarades Weitz, secrétaire des J. S. de la Seine, Doutreau de la P. H. Huart, retour d'Espagne et Frémont, secrétaire de l'Union Anarchiste, exposèrent aux applaudissements unanimes, la situation Espagnole et internationale.

Il est déplorable, que, ce meeting n'ayant pour unique but que d'envoyer l'aide aux combattants ouvriers d'Espagne, le rayon communisme ait cru devoir organiser le même soir une autre réunion salle des conférences.

Le succès fut néanmoins complet au Casino et le groupe de l'U. A. malgrâ ce manœuvre a pu faire salle comble dans le fief de Thorez.

Ivy continuera l'action pour nos frères Espagnols.

Le groupe d'Ivry.

Pour que vive Le Libertaire

Souscription du 29 octobre au 24 novembre

1936.

Augier, 10 50 ; Mancel Lyon, 5 ; Le Pen, 2 50 ; Pflaizer, 5 ; Duquerre, 2 50 ; Hurvois, 5 ; Cayrol, 30 ; Morel, St-Etienne, 51 ; Dubugay, 10 ; Paul Yves, 7 / Soubyse, 2 ; Groupe Champigny, 5 ; Moufard, 5 ; Frais déduits 24 45 ; Artjolle, 3 ; Anonyme, 5 ; Epsilon, 5 ; Jules Guérin, 5 ; Un comptable syndiqué, 10 ; Mennette, 2 50 ; André Drugmann, 5 ; Marcelle Biard, 20 ; Bellordre, 10 ; Farcy Henn, 10 ; Baudel, Marcel, 3 ; Un ennemi du peuple, 5 ; Loumari, 5 ; Tessier, 5 ; Bressol, 5 ; Palanzone, 5 ; Mourgue, 5 ; Kiouanne, 10 ; Bellianni, 10 ; Tellier, Guillaume, 5 ; Bourdon, 10 ; Fête du 6 novembre, 27 50 ; Loyot, 10 ; N. M., 10 ; Beclus, 5 ; Doleino, 10 ; Grevin et ses amis, 20 ; Payet, 2 ; Jacobson, 10 ; X. N., 20 ; Rion, 4 ; Casagrandi, 5 ; Jeanne et Marie, 10 ; P. et W. Barbier, 4 ; Ulysse Colinet, 8 ; Morel, Marcel, 1 ; Le Lann, 5 ; Lecocq, 3 ; Mario Lyon, 5 ; Delfigne, 10 ; Lebocq, 5 ; 1. Antifasciste, 50 ; Lardéau, Fersile, 23 ; Bournez, 5 ; un Versaillais, 10 ; Un copain de Baillelet, 5 ; Un bourgeois syndicaliste, 20 ; René Bertrand, 4 ; Bureau, 5 ; Mercier Pantin, 5 ; Pierre, 5. Total : 845 fr. 95.

MISE EN GARDE

Un individu qui déclare venir de Bruxelles

être autrichien et docteur en lettres, a réussi à escroquer des sommes importantes à divers groupements et personnalités, à titre de « Solidarité ».

Il a opéré, notamment à Toulon, Bruxelles et, en dernier lieu, à Paris.

Cet individu dit avoir été Directeur et Rédacteur de l'« Hebdomadaire pacifiste » Viennois « Der Aktiver Pacifist », et affirme connaître de nombreux militants : Pierre Besnard, Sébastien Faure, etc...

Il connaît parfaitement le mouvement anarchiste français et international et déclare se nommer Félix Fichtner.

Il a environ 45 ans, est chauve et complètement rasé, il est généralement bien vêtu : complet noir ou marron, pardessus, sa taille est de 1 m. 100 au moins.

C'est un escroc et peut-être, un mouchard. Il recevra comme il le mérite.

« LE LIBERTAIRE »
n'a pas d'autres ressources
que la souscription
et l'abonnement

Dans les prisons
d'Oran

Le 23 septembre 1935, à la suite de l'exécution par la police d'un sujet espagnol, la police s'empare d'une liste de noms de camarades anarchosyndicalistes connus pour leur activité révolutionnaire.

Sous la fausse accusation de participation à l'attaque de la Banque Chabasseur, 27 camarades furent arrêtés à Oran et 6 à Casablanca, dont les camarades suivants : Harral, Cabrera Morente, Francisco et José Caldeu, Blanes, Nadal, Bartholomé, García, etc.

Aucune preuve ne fut apportée par l'accusation et, depuis un an, ces camarades sont en prévention dans les prisons africaines.

Cet état de choses a assez duré, la loi spécifiant que la prévention ne peut dépasser quatre mois.

Ce procès résume l'histoire du procès du régime bourgeois contre les anarchistes du monde entier.

A Oran s'est constitué un Comité pour la défense des emprisonnés.

Il faut qu'en France un grand courant de solidarité libère ces camarades contre lesquels, après plus d'un an, aucune accusation n'a pu être retenue.

Envoyez votre adhésion et votre aide matérielle au Comité de Défense (Mme Marielle, René Ripoll, maison Ripoll, Cité Cuvelier à Oran).

Imposez la libération immédiate des emprisonnés.

Le front révolutionnaire
nécessaire

Les manifestations récentes faites en commun, en particulier avec la gauche révolutionnaire du Parti Socialiste et les Jeunes Socialistes, pour venir en aide à nos camarades d'Espagne, doivent se compléter par une autre action à mener celle-là en faveur du prolétariat français. L'aide que nous pouvons apporter aux révolutionnaires espagnols étant d'autre part fonction de la lutte anti-fasciste que nous menons ici. En menant le bon combat contre les fascistes français nous ferons beaucoup plus en réalité que ceux qui crient « des canons, des avions » pour l'Espagne, et finalement, par leur attitude démagogique, arriveront au résultat inverse de celui qu'ils voulaient obtenir.

En France, malgré l'existence d'un gouvernement de Front Populaire, et peut-être parce que le gouvernement actuel est justement le Front Populaire, nous pensons que la menace fasciste n'a jamais été aussi grave. Car, il faut malheureusement l'avouer, ce n'est pas seulement le fascisme des Roque, Doriot et autres rénegats qui est le plus dangereux, mais aussi la politique d'un certain parti « pro-fasciste », qui s'apprête à mener les travailleurs de ce pays, sous couleurs d'antifascisme à la boucherie, en attendant de les courber sous la poigne de fer d'une dictature dite du prolétariat. Nécessité politique donc, mais surtout nécessité économique. Devant les capitulations des groupements ouvriers politiques et syndicaux, il est temps de former le bloc des travailleurs révolutionnaires conscients de la gravité de l'heure. Face à la contre-attaque patronale qui consiste à reprendre au prolétariat les avantages que celui-ci, par sa vigoureuse action, avait obtenu en juin dernier, il faut organiser une riposte énergique. Partout on licencie du personnel, on ergote dans les discussions à propos des contrats collectifs, on tarde à mettre en train la semaine de 40 heures, et ce ne sont pas les parolades dans les ministères, ni les appels au calme des leaders « ouvriers » qui changeront la face des choses. Plus que jamais l'action directe est de rigueur. Un syndicalisme réellement révolutionnaire, c'est à dire indépendant à l'égard des partis politiques et du gouvernement pourraient rapidement mettre les choses au point. En attendant qu'il le redévie, chose à laquelle tout anarchiste doit travailler, il faut que le prolétariat se défende. Pour cela, il faut unir tous les prolétaires qui sentent de plus en plus la nécessité d'une entente commune entre les éléments révolutionnaires. Ce doit être la base même du Front révolutionnaire : Entente de tous les travailleurs français sur la base du socialisme révolutionnaire.

Cela suppose la réputation des principes « d'union de la nation française », et la condamnation de la course aux armements pratiquée sur une échelle jusqu'alors inconnue par le gouvernement de Front Populaire. Cela suppose le retour à la formule si vraie « pas de défense nationale en régime capitaliste ». Le Front Populaire pratique, quoi qu'il en dise, la politique de l'imperialisme français, et il ne peut par agir différemment, puisque son expérience ne sort pas du cadre du régime existant. Il est obligé de se mouvoir suivant les mêmes lois qui ont régi les gouvernements précédents.

Vis-à-vis des menées fascistes sachsen organiser les milices prolétariennes qui nous permettront de conserver les conquêtes ouvrières, de les affirmer et de les pousser jusqu'à la reconnaissance du contrôle ouvrier et la socialisation des grosses entreprises. Car lutter contre le fascisme, c'est d'abord et surtout lutter contre le capitalisme.

Nous ne parlons que pour mémoire de l'Amnistie générale promise par les politiciens pour capter les suffrages populaires et que des dizaines de milliers d'hommes attendent depuis des années. Ce sera au Front Révolutionnaire constitué de mettre debout son programme d'action. Mais nous pensons que : le retour au service d'un an, l'organisation des milices prolétariennes, le contrôle ouvrier et la socialisation des grosses entreprises, sans compter la stricte application des dernières lois sociales sont autant de mesures susceptibles de lui permettre de se déterminer sans porter atteinte en quoi que ce soit aux principes idéologiques des groupements adhérents.

Le Front Révolutionnaire peut et doit s'organiser rapidement.

Suresnes. — Pour tout ce qui concerne le Groupe, écrire à Coche Louis, 61, rue de Verdun, à Suresnes.

Thiais. — Les camarades désireux de former un groupe dans la localité doivent se mettre en rapport avec Ternand Marcel, 9, voie David, à Thiais.

Vaujours, Vert-Galant, Villepinte, Tremblay-les-Gonesse, Villeparisis. — Tous les lecteurs et sympathisants sont avisés de la constitution d'un groupe libertaire. S'adresser à la permanence, Tabac Dumet, 24, avenue de la Gare, Vert-Galant, tous les dimanches, de 11 h. à 12 heures.

Almargues. — 1^{re} Le Groupe fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à assister tous les premiers vendredis du mois.

2^{re} Les jeunes camarades sont invités aux réu-

LA VIE DE L'U.A.

Réunion de la commission administrative lundi 30, au local habituel.

Fédération Parisienne. — Tous les secrétaires responsables de groupes sont invités à envoyer de toute urgence leur nom et adresse à Pedron, 95, rue Petit (10^e), secrétaire de la Fédération.

Vo et VI^e. — Réunion jeudi 3 décembre, à 20 h. 30, 22, rue Broca (5^e). Une causerie sera faite par le camarade Frémont sur l'anarchisme social.

IX^e. — Réunions le 30 novembre à 21 h., tabac, 52, rue des Martyrs. Causerie sur les événements d'Espagne. Les camarades sympathisants sont cordialement invités.

XI^e et XII^e. — Charenton. — Réunion du groupe tous les mardis à 20 h. 30, 60, bd de Bercy (m^e Charenton).

Correspondance à René Charlon, 225, rue de Charenton (12^e).

XIII^e. — Réunion de la Commission d'initiative le mercredi 2 décembre, à 20 h. 30, au local habituel. Présence indispensable.

XIV^e. — Réunion du groupe tous les vendredis à 21 h., au 36, rue de Vanves.

Tous les camarades du groupe sont priés d'être présents à la réunion de ce soir vendredi.

XV^e. — Réunion vendredi 27 novembre, à 20 heures 30 chez Jourdan, 69, rue de la Convention.

Causerie par le camarade Dimanche, sur les Syndicats et la Révolution Sociale.

Les sympathisants sont cordialement invités.

XVI^e arr. — Le Groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30, au café, 170, avenue de Clichy.

XVII^e arr. — Réunion tous les jeudis à 21 h., 70, rue Doudeauville.

XIX^e arr. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 50, salle du café, 169, rue de Crimée.

Argenteuil. — Samedi, pas de réunion de groupe. Tous les copains à l'assemblée d'information.

Bagnol. — Vendredi 27, venez nombreux à la réunion du groupe, chez Coireau, 69, rue Marie-Anne Colombier, à 20 h. 30. Causerie sur : La tâche des anarchistes dans les syndicats.

Blanc-Mesnil. — Les camarades sont prévenus qu'ils trouveront le « Libertaire » toutes les semaines chez le dépôsitaire de journaux, avenue de Drancy.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Clamart. — Réunion du groupe tous les jeudis à 20 h. 30, 39, rue de Paris.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5, route de Villiers à la Fourchette.

Champlain. — Réunion du Groupe tous les vendredis à 20 h. 30, 36, salle Ferré, 5

